

REVUE PHILOSOPHIQUE DE LOUVAIN

Tome 111 n° 1 février 2013

Réduction et émergence dans les neurosciences

Bernard Feltz

Réduction et émergence dans les neurosciences

Olivier Sartenaer

Émergence et causalité descendante dans les sciences de l'esprit

Bernard Feltz

Plasticité neuronale et libre arbitre

Claude Troisfontaines

Psychologie déterministe et projet éthique chez Spinoza

Pierre Steiner

Survivance, émergence et immersion
Le problème de la conscience d'un point de vue externaliste

Antoine Masson

Contingence cérébrale et tournure subjective

Contingence cérébrale et tournure subjective

Cette contribution s'inscrit dans le fil d'une interpellation qui nous a été faite de situer la manière dont, en tant que clinicien, nous nous rapportons aux apports des neurosciences. Afin de répondre de cette question, il nous a fallu d'abord limiter le champ en précisant le type de *clinique* qui nous anime et que nous soutenons. Sans cependant les négliger, la visée de notre pratique ne vise pas tant à accumuler des savoirs sur les processus pathologiques. La tâche clinique s'attache plutôt à repérer les *actes* et *effets de sujet*, que ce soit dans des contextes réputés pathologiques ou lors de conditions tenues pour normales. Se rapportant au champ des neurosciences à partir d'une telle clinique, il s'agira d'examiner s'il est possible d'y reconnaître l'*œuvre* d'un *sujet*, de voir ensuite si les modèles scientifiques actuels permettent une *formalisation* de la dimension du *sujet*, d'explorer enfin s'il serait possible, ou non, d'*intervenir* à partir des neurosciences auprès d'un *sujet* singulier. Le programme ouvert par ce triple questionnement est immense, aussi bien pour des raisons de principe qu'au vu des limitations concrètes de la science actuelle. La traversée que nous proposons vise essentiellement à préciser les enjeux et à dégager le geste d'une possible approche du problème.

Dans un premier volet, nous préciserons notre option conceptuelle, essentiellement le choix d'une *théorie du sujet*, héritée de la psychanalyse et de la poésie, reprise et précisée selon une certaine orientation philosophique. En contrepoint, nous évoquerons la manière dont il s'agit de reconnaître la dimension d'un *tel* sujet dans les champs de l'écoute clinique, de l'écriture et de la lecture du poème. Insistons d'emblée que *ce* que nous désignerons sous le nom *sujet* se distingue, tout en y étant bien évident noué, de la réalité du comportement et des capacités de l'agent cognitif ainsi que de la réflexivité explicitement thématisée.

Dans le second volet, nous interrogerons la manière d'articuler le déploiement d'un *tel sujet* au sein des sciences du vivant, et plus particulièrement des neurosciences, selon notre triple questionnement. Peut-on repérer la trace d'un sujet dans ces sciences? Celles-ci sont-elles en mesure de proposer un modèle de la dynamique du sujet? Est-il possible de déployer une forme d'écoute de ce sujet dans la médiation des

technologies neuroscientifiques, ou dans le cadre des modèles de la cognition?

QUE DÉSIGNE SUJET, AU REGARD DES ALÉAS ET AVATARS DES CORPS ET DES LANGAGES?

Les manières de penser le *sujet* sont à ce point multiples que nous ne pouvons ici qu'explicitier nos choix théoriques et les options que nous avons prises. Selon les enseignements de la psychanalyse, la dimension du *sujet* ne peut se limiter ni à une volonté consciente, ni à une maîtrise des actes, ni à une instance en surplomb capable de libre arbitre à l'égard des divers déterminismes. Pourtant, tout *sujet* se doit d'être indexé à une forme de décision ou de choix, et d'être le corrélat inséparable d'une vérité qui se déploie et cherche à se faire entendre. Dès lors, le *sujet* ne peut qu'être supposé et n'existe qu'à se faire reconnaître dans les effets de l'acte. D'une certaine manière, le sujet peut être considéré comme équivalent à son acte, imprimant sa marque dans la matière même où il se déploie, s'attestant par la *tournure* qu'il y inscrit. Selon cette conception, le *sujet* n'est ni une réalité surnuméraire, ni une instance détachée de libre arbitre s'exerçant sur les corps et les langages, mais plutôt la *tournure*, singulière et reconnaissable, qui imprime aux corps et aux langages une forme. Cette *tournure* est la trace d'un acte qui constitue le *sujet* en même temps qu'elle est le sillage de l'œuvre de ce *sujet*. Sans rien ajouter à la matérialité des choses, le *sujet* est corrélatif du surgissement d'un *surcroît*, ou plutôt d'une *forme-acte* en surcroît, qui saisit les corps et les langages, et qui atteste d'une vérité vivante singulière jamais finie.

Une triple référence va nous permettre de préciser une telle conception du *sujet*: à partir du retour à Freud effectué par Lacan avec les moyens de la linguistique saussurienne, à partir de la conception de l'acte du sujet poétique tel que l'envisage Salah Stétié, à partir de la philosophie d'Alain Badiou qui pose la dimension des *vérités* et du *sujet* comme excès immanent à tout ce qu'*il y a*, à savoir la pluralité des corps et des langages.

Le sujet en psychanalyse selon le retour à Freud effectué par Lacan

Le geste inaugural de la psychanalyse consiste dans la découverte de l'histoire des symptômes de l'hystérie, ainsi que des différentes

formations de l'inconscient que sont les lapsus et actes manqués. Afin d'éclairer le ressort secret de cette histoire, en tant qu'elle détermine la survenue récurrente et insistante du symptôme, Freud en arrive — après l'hypnose et la catharsis — à soutenir la *règle de l'association libre*, proposition faite à l'analysant de parler sans contrôle conscient, en mettant en veilleuse tous les présupposés et entraves morales, afin de laisser advenir la dynamique d'une parole organisée par la logique inconsciente. La visée de cette technique est de repérer ce qui, au-delà des déterminismes du corps et de la syntaxe, vient rendre compte de l'insistance symptomatique du *sujet*. La relecture lacanienne fait apparaître que le *sujet* est à situer comme une fonction ne consistant qu'en une telle insistance. Ce qui supporte cette *insistance* (*Wiederholung*¹), tout en étant déterminé par elle, n'est rien d'autre que la fonction de *sujet supposé*, celui-ci n'acquérant son existence effective que d'être reconnu ou entendu, d'inscrire sa *tournure*. Une telle *insistance* ne trouve sa justification dans aucun déterminisme biologique, dans aucune règle intrinsèque au langage, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu que dans la matérialité des corps et des langages. Freud a également montré que ce qui insiste dans le symptôme ou dans le rêve sous forme travestie trouve son point d'origine dans un *trauma* au statut paradoxal : quoiqu'il ne puisse pas ne s'être rien passé, le *trauma* ne se trouve constitué comme réalité psychique que dans l'après-coup de sa subjectivation. Mais qu'est-ce qui ainsi insiste dans le symptôme et les productions de l'inconscient ? Lacan, relisant Freud, précise la nature de *ce* qui insiste comme étant une *vérité* toujours mi-dite dont le corrélat en acte ne peut être qu'un *sujet*, qualifié *sujet de l'inconscient*.

Pour le psychanalyste, la tâche consiste à se mettre à l'écoute de ce *sujet* qui cherche à se faire entendre. La technique de l'association libre de l'analysant, conjuguée à l'attention flottante de l'analyste, constitue le cadre nécessaire à l'écoute de ce *sujet*, permettant de reconnaître ses effets de *vérité*, au revers de ce qui se déploie — dans le discours et dans le corps — comme une répétition symptomatique que n'épuise aucun déterminisme contingent, alors même qu'elle est entièrement inscrite dans les éléments de la contingence du corps *et* du langage. La *forme en*

¹ La traduction française de *Wiederholung* par *répétition* peut laisser oublier l'essentiel : il ne s'agit pas d'une duplication stérile à l'identique mais bien d'une *insistance* du symptôme, du lapsus ou de l'acte manqué, cherchant toujours à nouveau à se faire entendre *autrement, à nouveau*.

acte de ce qui insiste comme formation de l'inconscient — corrélative d'un sujet qui l'articule en se trouvant constitué par elle, tout en saisissant le corps qui se fait porteur d'une parole encore inouïe —, nous proposons de la désigner comme une *tournure* qui transite le corps et le langage, revenant sur elle-même afin de s'exposer en un nouage insistant, qui n'est autre que la trace d'un *sujet* et d'une *vérité* à l'œuvre, cherchant la voie pour advenir comme *parole*.

Afin d'appuyer ce point, voyons comment Lacan, dans le mouvement de son retour à Freud, reprend d'abord les enjeux de l'automatisme de répétition (*Wiederholung*), se démarquant de tous les déterminismes contingents, avant de préciser l'articulation du *sujet* qui s'y déploie: «C'est parce que *quelque chose* à l'origine s'est passé — qui est tout le système du *trauma*, à savoir qu'une fois il s'est produit quelque chose —, et qui a pris dès lors la *forme A*, que, dans la répétition, le comportement — si complexe et engagé que vous le supposiez dans l'individualité animale — n'est là que pour faire ressurgir ce signe A. ...» (Lacan J., Sémin. IX, 20 déc. 1961). L'ancrage de l'automatisme de répétition — qui est aussi le point originaire du sujet —, Lacan l'envisage comme un nœud entre un *quelque chose qui s'est passé* et une *marque signifiante* venue s'y apposer. *Ce qui s'est passé*, cet événement que la psychanalyse nomme *trauma*, non seulement demeure inaccessible, mais plus encore, n'est constitué que comme un événement *depuis toujours inaccessible*, dans le sillage d'une rétroaction de la valeur signifiante qui l'aura indexé, avant de se déployer sous sa forme détachée venant insister depuis le champ inconscient et rendre compte de la répétition symptomatique. Le nœud se forme en un *temps logique*² — et non chronologique — selon lequel le premier temps n'advient comme ce qu'il aura été que dans la rétroaction du second temps de l'indexation signifiante qui s'ensuit.

Lacan précise ensuite comment cet automatisme de répétition se trouve littéralement *impliqué*³ tout entier dans les deux ordres de maté-

² L'expression *temps logique* a été introduite et explicitée par Jacques Lacan dans son texte «Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée» (1966) où il déploie un nouveau sophisme selon lequel les différents temps de l'acte ne forment pas une séquence chronologique mais plutôt un nouage synchronique dont une dimension première ne prend son sens que de la rétroaction de la suivante.

³ Le verbe *impliquer* n'est pas tant à entendre comme opération d'implication logique des conséquences, mais plutôt dans le sens d'une *implication dans* une réalité, et plus encore selon le sens, utilisé en embryologie, où les tissus *s'impliquent les uns dans les autres*, se repliant et se superposant pour former un corps complexe avec ses frontières feuillées et imbriquées. Michel Serres écrit: «La boulangère modèle la pâte du pain avec

rialité que sont la contingence des corps et celle des langages. Cette double inscription constitue «le paradoxe de l'automatisme de répétition: vous voyez surgir un cycle de comportement inscriptible comme tel dans les termes d'une résolution de tension, dans les termes du couple besoin-satisfaction — et que néanmoins quelle que soit la fonction, si charnelle que vous la supposiez, intéressée dans ce cycle —, ce que la (fonction charnelle) veut dire en tant qu'automatisme de répétition, c'est qu'elle est là pour faire surgir, pour rappeler, pour faire insister quelque chose qui n'est rien d'autre en son essence qu'un signifiant désignable par sa fonction — et spécialement sous cette face qu'elle introduit dans le cycle de ses répétitions: toujours les mêmes en leur essence et donc concernant quelque chose qui est toujours la même chose — la différence, la distinction, l'unicité» (Lacan J., Sém. IX, 20 déc. 1961). Ainsi, tout comportement symptomatique — au sens qu'en donne la psychanalyse qui se met à l'écoute de la logique qui s'y articule et de la vérité qui y reste éventuellement en souffrance — n'est pensable qu'engagé tout entier dans l'individualité animale *et* lisible dans son intégralité selon les lois d'un langage, tout en étant cependant le support, non pas d'une troisième essence comme le soutiendrait une pensée animiste ou religieuse, mais de cet *acte de surcroît* qu'est l'*insistance du signifiant A* porteur d'un nœud originaire — à fois unicité, distinction et différence — entre la marque signifiante et le *quelque chose* qui s'est passé.

Lacan peut alors poser le *sujet* comme un corrélat en acte de ce nouage originaire qui ne cesse d'insister tout au long de son déploiement. On peut dès lors considérer que le *sujet* a pour étoffe cet automatisme de répétition et pour ancrage ce nœud entre le signifiant et le trauma, le nom et le corps. Ou bien, autre manière de l'envisager, le *sujet* se déploie dans l'espace intervallaire, d'un côté inclus dans l'animalité du vivant *et* de l'autre inscrit dans la logique du signifiant, frayant la voie encore vierge de la *vérité*, traçant sa médiane entre la vie sans discours et la parole

ses mains, comme la femme gravide pétrir sans le vouloir la masse vivante prénatale. Ainsi le statuaire *plie et implique* la terre glaise comme mille voiles ou manteaux, enfonce et enfonce la forme, par un travail pareil, dans sa densité dure et noire et l'y fonde. À l'origine du monde, dit-on, Dieu créa l'homme en le modelant de boue: *il le lia, noua, impliqua*. Les objets sont de gigantesques stocks gigognes de temps» (Serres M., 1989, p. 330). Cette dialectique — déployée ici entre la boulangère et son pain, la femme gravide et son enfant, le statuaire et son objet, Dieu et la création — est analogue à celle que nous tenons pour être au fondement du sujet comme *acte* et *tournure*, ou encore *nouage impliqué* pouvant devenir, par *déploiement*, source du déploiement des vérités.

désincarnée. La *vérité* vient à consister à partir de cet *acte de surcroît* engagé simultanément dans l'un et l'autre champ. Voyons comment Lacan questionne pour en arriver à situer ainsi le sujet: «Où est le sujet là-dedans? Dans l'individualité radicale, réelle? [...] Dans l'organisme dès lors aspiré par les effets du *ça parle* [...]? Est-il à l'autre extrême, identifiable au jeu même du signifiant? Et le sujet n'est-il que le sujet du discours, en quelque sorte arraché à son immanence vitale, condamné à la survoler, à vivre dans cette sorte de mirage qui découle de ce redoublement qui fait que tout ce qu'il vit, non seulement il le parle, mais que, le vivant, il le vit en le parlant, et que déjà ce qu'il vit s'inscrit en un *επος*, une saga tissée tout au long de son acte même? Notre effort [...] est de montrer comment s'articule la fonction du sujet, ailleurs que dans l'un ou dans l'autre de ces pôles, jouant entre les deux» (Lacan J., Sémin. IX, 20 déc. 1961). Cet *entre* ou *ailleurs* comme lieu du sujet est inséparable de son inscription intégrale au sein des deux registres, ce qui amène à soutenir qu'il n'est en quelque sorte que la *tournure* engagée dans l'un et l'autre champ, permettant de rendre compte d'une *répétition*, ou plutôt *insistance*, qui resterait totalement *injustifiée* dans l'un comme dans l'autre champ pris isolément. Ce qui se répète est la trace de ce qui se noue entre l'un et l'autre des deux registres et en chacun d'eux, trace de l'acte d'un sujet qui s'y constitue. Le *sujet* articule *et* est articulé par cet automatisme de répétition, il se déploie dans le champ du signifiant tout en étant totalement pris dans les arcanes du corps, s'articulant en quelque sorte entre les deux, ou plutôt comme nouage entre le corps et le langage. Voilà ce que nous nommons *tournure subjective*.

Ayant posé la *fonction du sujet* ni dans l'animalité brute, ni dans le discours pur mais plutôt dans l'entre-deux, entre *les effets idéalisants de la fonction signifiante* et cette *immanence vitale*, ce n'est cependant qu'à partir de sa trace dans le champ du signifiant qu'il est possible, selon Lacan, de saisir le *nouage du sujet*, tel qu'il est tout particulièrement à l'œuvre dans le nom propre. L'enjeu est de rendre compte de l'identification du sujet dans le champ du signifiant: comment un sujet peut-il se poser comme étant *lui-même* et se faire reconnaître comme tel? La question porte au-delà de la question de la *ressemblance* qui présuppose déjà l'existence d'un sujet identifié à lui-même et capable de se comparer. Pour éclairer les enjeux de l'identification, il s'agit de concevoir comment un être peut faire retour sur lui-même afin de s'affirmer en tant que *je*. Lacan cherche à concevoir une identification *de* signifiant, non pas au sens où un sujet en surplomb viendrait à se désigner selon un signifiant

disponible, mais plutôt au sens d'une *implication* (voir la note 2), d'un nouage identifiant qui ne peut se réaliser que dans le champ du signifiant, selon un nouage qui institue le sujet qui l'anime. Le sujet ne pourra se reconnaître qu'en acte dans un certain jeu du signifiant, sans pour autant se confondre avec la dimension du signifiant comme telle au sein de laquelle il s'est identifié comme *lui-même*. Ainsi, lorsque Lacan soutient que le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, qu'«un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant» (Lacan J., 1966c, p. 819), *que s'agit-il d'entendre? Certainement pas que le sujet ne soit qu'un simple effet de la contingence langagière! Même si* «l'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant: à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute» (Lacan J., 1966b, p. 835). *L'articulation s'avère subtile: le sujet, quoique ne pouvant pas se représenter autrement que dans le jeu du signifiant et le passage d'un signifiant à l'autre, quoiqu'étant même causé par le signifiant, le sujet est pourtant bien plus que la simple logique autonome du signifiant. Lacan explicite très clairement cette extimité⁴ du sujet par rapport au champ du signifiant*: «Ce qui fait la difficulté de parler du sujet est ceci, que vous ne vous mettez jamais assez dans la tête sous la forme brutale où je vais l'énoncer, c'est que le sujet n'est rien d'autre [...] que la conséquence de ceci qu'il y a du signifiant, *et* que la naissance du sujet tient en ceci qu'il ne peut se penser que comme *exclu* du signifiant qui le détermine. [...] Si le sujet n'est que cela, cette part exclue d'un champ entièrement défini par le signifiant, si ce n'est qu'à partir de cela que tout peut naître, il faut toujours savoir à quel niveau on le fait intervenir, ce terme *sujet*» (Lacan J., Sémin. IX, 20 déc. 1961). Ajoutons que le sujet n'est pas simplement défini par son exclusion du signifiant qui le détermine: il est en même temps ce qui articule le signifiant: «Il y a un sujet qui ne se confond pas avec le signifiant comme tel, mais qui se déploie dans cette référence au signifiant avec des traits [...] articulables et formalisables et qui doivent nous

⁴ La notion d'*extime* renvoie à la conjonction de l'intime à l'extériorité. Le *cri* est une des expressions parlantes de cet *extime* : quoiqu'étant une extériorisation violence, le cri recèle une violence ou une douleur toute intérieure (voir Lacan J., Sémin. XVI, 12 et 26 mars 1969).

permettre de saisir [...] le caractère *idiotique* comme tel du nom propre. [...] J'entends vous le faire saisir [en faisant] intervenir au niveau de la définition de l'inconscient, la fonction de la lettre» (Lacan J., Sém. IX, 20 déc. 1961). Cette *fonction de la lettre* désigne une opération qui noue une marque originaire avec une émission sonore, la marque étant une forme d'écriture potentielle, en attente d'être phonétisée pour pouvoir fonctionner comme lettre. Insistons une nouvelle fois sur l'importance du *temps logique*: le sujet ne peut s'articuler nulle part ailleurs que dans son rapport au signifiant, même s'il s'y déploie comme ce *surcroît* qu'est *cette articulation même*. Le *sujet* est cette *articulation signifiante* qui est aussi bien son effet que sa cause, une identification de soi-même dans la *tournure* que prend le signifiant. En vue de formaliser ce point, Lacan va recourir à la topologie: le sujet consiste alors en une torsion du champ du signifiant, topologie singulière qui le fait apparaître lui-même en *exclusion interne*, en position d'*extimité*, par rapport à ce champ.

De ce détour par Lacan lecteur de Freud, se dégage un double enseignement pour une possible *théorie du sujet*.

D'une part, le sujet consiste dans un acte de *surcroît* qui noue le langage et la chair, déterminant une *tournure* singulière dans les deux registres et les nouant l'un à l'autre, *tournure* se manifestant à l'occasion sous la forme d'une insistance symptomatique. Le sujet est l'articulation même du symptôme et consiste dans son insistance, insistance et sujet s'originant dans le système du *trauma* où l'événement s'articule en tant que signifiant. Au sens strict, le sujet ne se confond ni avec les déterminismes contingents du corps, ni avec ceux du langage. Quoiqu'il ne peut qu'être totalement impliqué dans l'un et l'autre de ces deux champs, le sujet assure en même temps une subversion de chacun de ces champs, se posant entre les deux comme un acte qui les noue l'un à l'autre.

Quant au second enseignement, il porte sur la manière dont le sujet s'identifie, porté par la fonction de la lettre qui noue le signifiant qui le représente à une marque qui s'inscrit dès lors comme trace d'une naissance. Le rapport du sujet au langage se définit comme une *extimité*: quoiqu'entièrement inscriptible dans le signifiant, quoique ne pouvant s'identifier qu'à travers sa représentation par le signifiant, il est pourtant cette part exclue à partir de laquelle le signifiant s'articule.

La dialectique du sujet se trouve ainsi reconnue depuis le champ de la langue et de l'articulation signifiante, à partir de l'expérience analytique. Nous examinerons plus loin la question de savoir si un tel sujet pourrait également être reconnu, formalisé et interprété, à partir de son

autre face, celle qui apparaît dans le champ des sciences du vivant et des neurosciences. Avant cela, étayons encore notre conception de la nature du sujet en précisant d'une part, la tournure qu'est l'*acte poétique*, d'autre part, la manière dont Alain Badiou dégage philosophiquement l'acte affirmatif des vérités.

Le sujet poétique comme tournure concrétisée de langue

La reconnaissance d'un sujet comme acte inscrivant une tournure n'a pas seulement été théorisée par la psychanalyse, nous le retrouvons aussi dans le champ de la poésie comme *acte poétique*, formation en acte du poème telle que l'expose admirablement le poète Salah Stétié dans son livre *L'interdit* (1993). Afin de se démarquer d'une approche de la langue comme simple instrument de désignation et de communication, le poète précise les deux manières bien différentes d'envisager la nature propre du poème comme n'étant constitué que de mots. Si pour beaucoup le fait que «la poésie n'est faite que de parole» représente «sa principale faiblesse», le poète précise que cela ne tient qu'à leur vision restrictive selon laquelle «la parole [n'est] qu'une forme améliorée du rien», simple outil de communication bavarde destiné à désigner les marchandises circulantes comme autant de corps réduits à des produits, «simple miroir de poche où viendraient, selon l'orientation désirée, se faire piéger, l'une à la suite de l'autre, les figures de l'univers» ne formant alors que «conglomérats d'idées ou d'affects». Pour le poète au contraire, la parole recèle une tout autre puissance, dans la mesure où elle ne se réduit pas à la contingence des désignations. À l'encontre de la réduction appauvrissante de la parole à un simple artifice communicationnel, Salah Stétié affirme que le fait que «la poésie [ne soit] faite que de parole» représente en réalité «sa puissance affirmative», dans la mesure où «la parole, est une forme, à peine amoindrie, de la totalité pressentie». Et s'il en va ainsi, ce n'est pas parce qu'*autre chose* que du langage viendrait s'ajouter au langage, ce n'est que par une *tournure en acte* que prend alors le langage devenu parole poétique. Nous y reconnaissons une version du *sujet* tel que nous l'avons déjà dégagé à partir du corpus de la psychanalyse. Le résultat de cet *acte poétique*, trace et support du *sujet poétique*, consiste en la *mise en place de constellations lexicales* singulières. «Au sein du hasardeux langage», la poésie est «mise en place de constellations lexicales unissant, chacune, des astres "élémentaires" par des rapports qui, de sembler définitifs, font soudain apparaître au jour comme une fatalité

du corps verbal, [...] constituant à proprement parler, le premier éclat du poème». Salah Stétié précise que cet éclat du poème ne s'atteste nullement comme une *objectivité* empirique: il s'expose plutôt comme un acte singulier de rassemblement de l'étrangeté: «le poème est une famille de mots que lie le lien, [non] point évident, inexplicable au contraire et inquiétant, mystérieux et grave, de toute famille inhabituelle. Tel est en effet, le paradoxe: le poème est un habituel/inhabituel, un habitacle déserté mais non vide: bien plutôt serait-il comblé d'on ne sait quelle plénitude dont il semble que rien d'"objectif" ne la justifie». Le cristal signifiant lie ainsi l'inexplicable, le mystérieux et le grave, en une constellation autour de soi déployée dans une étrange familiarité, accordant une «plénitude injustifiée et pourtant superbement juste» (Stétié S., 1993). Cette *plénitude injustifiée et pourtant superbement juste* s'affirme comme un *surcroît de la tournure poétique*, témoignant de ce qu'un *sujet poétique* s'y trouve pris en même temps qu'il y soutient son acte, donnant consistance à une existence s'inscrivant dans la chair du poème, tandis que celui-ci advient comme parole délivrée sous l'angle d'inclinaison de cette existence.

Pour que la constellation d'abord improbable, devenue fatalité du corps verbal, puisse persister au-delà de sa pure apparition-disparition événementielle, il faut encore qu'elle s'expose comme une adresse en appel d'être reconnue *et* qu'elle trouve ainsi son interlocuteur providentiel, se faisant alors reconnaître au-delà de toute connaissance préalable. Salah Stétié insiste sur une nécessaire reconnaissance par le lecteur: la constellation lexicale n'est qu'«*apparence* de poème en attendant qu'apparence devienne *apparition* par l'effet, déterminant, de la lecture» (Stétié S., 1993). Insistons sur le fait que l'individualité concrète du poète ne se confond nullement avec ce que nous désignons comme *sujet poétique*: celui-ci n'est effectif et attestable qu'en tant que son *acte* se fait reconnaître au revers de sa trace qu'est telle ou telle constellation lexicale. L'individualité du poète est-elle pour autant niée? Aucunement! Tout comme le lecteur, l'individualité du poète participe du *sujet poétique* par son engagement à soutenir une *lecture* de ce qui prend forme en lui: c'est en s'incorporant à l'acte du poème que le poète advient comme poète. La fonction *sujet* se distingue de toute individualité qui viserait à conquérir une illusoire maîtrise technique de la contingence du langage; cependant, l'individualité concrète est en puissance de participer à cette fonction *sujet* par son engagement à se faire lecteur de *ce* qui s'articule, et c'est la constellation dégagée qui donnera consistance rétroactive à son acte subjectif.

Dans la séquence de dégagement de ces *constellations lexicales irréversibles* — sillage qui constitue la trace d'un acte corrélatif d'un *sujet* —, nous retrouvons les dimensions du *temps logique*, tel que déjà évoqué à partir de la théorie lacanienne. Salah Stétié précise cette temporalité nouée qui articule la mise en forme du «moment originel où les vocables s'organisent en vue de constituer telle constellation primitive irréversible». Cela commence par un «premier toucher du corps, aveugles doigts contre aveugle corps», fait du «seul sentiment d'une densité», premier discernement encore énigmatique où s'allient paradoxalement la densité et la légèreté, «l'une et l'autre énigmatiquement dans l'apport d'un langage encore inexpliqué, en attente d'une élucidation». Ensuite vient l'étape de la lecture comme déchiffrement selon lequel «les mots ne sont peut-être encore que valeurs, et musicalement parlant [...] ne sont encore que jeux de la gamme». Enfin, ce n'est que «plus tard, de cette brume, [qu']émergera, de plus en plus distincte [...] “la figure” [...] que celle-ci soit création ou, par la lecture, re-crédation [...] [c-à-d] la préhension, par le *sens extérieur*, de la *modalité intérieure* en formation active dans la parole et dont l'aboutissement normal est le poème». Ce dernier temps est l'équivalent d'un retournement qui vient saisir ce qui ne pouvait être qu'à peine pressenti au premier temps, quoique cet augure ne puisse s'attester que rétroactivement depuis l'affirmation de l'acte final. Les trois temps se déterminent rétroactivement l'un l'autre: le premier temps, celui du *voir aveugle*, n'aura pu être tel que d'avoir été noué au temps de dégagement de la *constellation lexicale improbable*; tandis que ce second temps n'aura acquis son statut de fatalité que de s'être bouclée sur elle-même au gré du déploiement d'une forme de certitude anticipant son résultat, dernier temps pour conclure.

Salah Stétié décrit le nœud du poème, non seulement comme un *temps logique* mais aussi comme une *torsion topologique* selon laquelle un sens extérieur saisit une réalité intérieure en formation. Le poète n'est pas sans repérer le paradoxe qui consiste à «espérer saisir du dehors quelque apparence du dedans», précisant alors que «c'est là qu'on se rend compte qu'il n'est point en définitive, poétiquement parlant, de dedans non plus que de dehors, — l'un étant de l'autre expression inversée, symbolique projection». Sans en déployer toutes les subtilités, notons qu'une telle torsion de l'intérieur et de l'extérieur est en analogie frappante avec la *topologie de la torsion*, telle que Jacques Lacan en a proposé le déploiement afin de rendre compte de la structure du sujet: depuis la bande de Moebius, pour laquelle il n'y a à proprement parler

ni face A ni face B mais plutôt une seule face tordue sur elle-même, jusqu'au cross-cap en passant par la bouteille Klein, autant de surfaces topologiques qui organisent la séparation de l'espace en un intérieur et un extérieur en chaque point, tandis que le parcours de la surface révèle qu'il n'y a pas à proprement parler de face intérieure et de face extérieure (voir Lacan J., Sém. IX). La possibilité de saisir du dehors quelque apparence du dedans, ainsi que la torsion topologique qui met en continuité l'intérieur et l'extérieur sur une même face, ouvrent une voie prometteuse afin de penser une forme de réflexivité structurale qui ne soit pas dépendante de l'intentionnalité d'une conscience psychologique transparente à elle-même. La torsion qui articule ainsi intérieur et extérieur consiste en une structure de réflexivité *originnaire* ou *inconsciente*; dans cette manière structurale de s'approprier à soi-même en passant par l'altérité se reconnaît la *tournure* propre d'un sujet, tournure qu'il anime et qui l'anime.

Vérité et sujet dans la philosophie d'Alain Badiou

Quant à Alain Badiou, il soutient une philosophie compatible avec la psychanalyse et ses enseignements, déployant une nouvelle version du *sujet* tel que nous cherchons à le préciser: *acte* et *tournure*, corrélés à une *vérité*. Suivons comment le philosophe situe le *sujet* au regard de tout ce qu'il y a, à savoir uniquement des corps et des langages. L'originalité philosophique d'Alain Badiou consiste à soutenir la possibilité d'instaurer un écart par rapport à ce qu'il nomme le *matérialisme démocratique* qui prétend que tout a été épuisé par l'affirmation: «Il n'y a que des corps et des langages». Mais que peut-il y avoir de plus que ce qu'il y a? Aucun *il y a* concret ne peut en effet être ajouté sans être ramené à ses composants de corps ou de langage, récupéré dans le grand tout du *il y a*. Alain Badiou se refuse également à soutenir une forme de *il y a* qui se trouverait au dehors et en surplomb, car cela reconduirait, selon lui, à un obscurantisme transcendant dont tout viendrait à dépendre. Le seul supplément envisageable ne peut être qu'une *formule immanente* à tout le *il y a*, qui s'inscrit cependant en surcroît de la simple contingence selon laquelle il n'y aurait que *ce qu'il y a*. Un tel *surcroît* n'est donc pas un autre *il y a* mais plutôt une *tournure* inscrite dans ce qu'il y a, *tournure* qui ne s'épuise pas dans le simple constat du *il y a*. Cette *tournure* que nous cherchons à préciser, Alain Badiou l'aborde sous les noms de *vérités* quant à ce qui est produit de manière éternelle, et de *sujet* quant à la formule de l'acte de production locale de ces vérités. Alain Badiou

propose alors cette maxime fondatrice de la *dialectique matérialiste*: «Il n'y a que des corps et des langages, *sinon qu'il y a des vérités*» (Badiou A., 2006, p. 12). Par le *sinon que*, cette maxime se démarque de celle du *matérialisme démocratique*, affirmant la possibilité de vérités se déployant comme *surcroît immanent* à la double contingence du *il y a*. Ce qui mérite alors le nom de *sujet* est cette instance en acte qui œuvre localement au déploiement des vérités, celles-ci étant infinies et *éternelles* — non au sens de la chronologie divine mais dans l'exacte mesure où toute vérité peut être réactivée dans n'importe quel monde, est susceptible de faire événement pour chacun qui accepte de s'y référer, de se laisser saisir par elle et d'en tirer à conséquence. Alain Badiou insiste sur l'importance de la syntaxe de sa formule: l'expression *sinon que* indique qu'il ne s'agit pas d'une troisième réalité, ni d'un autre domaine de la contingence, mais bien de ce que nous appelons un *surcroît*, c'est-à-dire un inexistant réel qui s'inscrit à même les deux seules contingences existantes — celle du corps et celle du langage — en dehors de quoi il n'est *matériellement* rien. L'expression *sinon que* «induit qu'il ne s'agit ni d'une addition (les vérités comme suppléments simples des corps et des langages), ni d'une synthèse (les vérités comme auto-révélation simples des corps et des langages). Les vérités existent comme exceptions à ce qu'il y a. On admet donc que “ce qu'il y a” — ce qui compose la structure des mondes — est bien un mixte de corps et langages. Mais il n'y a pas que ce qu'il y a. Et “vérités” est le nom philosophique de ce qui vient ainsi en incise de la continuité du “il y a”» (Badiou A., 2006, p. 12-13). Rien de la matérialité que nous sommes n'échappe au règne des corps et des langages, ceux-ci sont déterminants en tout, *sinon qu'il y a des vérités* qui *consistent* — plutôt que d'exister au sens du *il y a* — en un agencement des corps et des langages pour faire *vérité*. La production des vérités est la trace d'un *sujet* à l'œuvre, sujet qui ne se soutient comme acte que de participer à la production de l'une ou l'autre *vérité*. Selon Alain Badiou, les vérités se surimposent, immatérielles, comme les *formules* de la matière, nous dirons comme la *tournure* que prend matière de langue comme de corps.

Rapprochant cette proposition philosophique de la théorie lacanienne du sujet, nous pourrions ici risquer la notion de *matérialisme topologique*. En contrepoint des propos de Skinner écrivant dans son autobiographie «autant que je sache, mon comportement n'a été, à chaque instant, rien de plus que le résultat de mon bagage génétique, de mon histoire personnelle et des conditions environnementales» (Skinner B. F., *A Matter of*

Consequences, repris par Tavis C., 1999, p. 207), nous soutiendrons que, si l'ensemble du comportement peut être entièrement lu comme un répertoire sélectionné par les contingences de l'environnement, il n'est *le nôtre* que parce que nous nous y reconnaissons. Le comportement n'est qu'un répertoire sélectionné *sinon qu'un* sujet — auquel nous donnons consistance à notre insu aussi bien qu'il nous constitue — s'y incorpore afin de disposer certains modes d'actualisation en vérités dont nous assumons la responsabilité, acceptant d'*en répondre* bien au-delà de ce que nous aurons explicitement voulu.

Quant à la nature de ce *surcroît* que nous cherchons à identifier, Alain Badiou le déploie comme constitué de *vérités* dont la production est corrélatrice d'un *sujet* en acte. Leur point de départ logique ne peut se situer que dans la dynamique entre un corps et *ce* qui lui arrive, s'originant cependant dans un *événement* qui s'atteste initialement comme une perturbation de la logique du monde et le saisissement d'un corps, laissant apparaître-disparaître un *reste improbable* susceptible de persister comme *trace* au sein d'un *espace subjectif* ainsi ouvert. Le *sujet* lui-même ne s'affirmera que de forcer l'existence de ce *reste* ou trace pour en tirer les conséquences et déterminer rétroactivement l'ouverture informe comme *espace subjectif*. Quel est dès lors le rapport du *sujet* à ce *corps* dont la logique établie s'est trouvée perturbée par la survenue événementielle? Le *sujet* ne peut ni être une substance séparable, ni s'articuler hors de la contingence de ce corps, de *ce* qui lui arrive et qui l'affecte. Le *sujet* ne peut se maintenir autrement que selon le déploiement logique des conséquences de *ce* qui sera arrivé à un corps, conséquences soutenues plus ou moins fidèlement à partir de l'événement qui aura eu lieu et de son reste qui se trouvera crédité d'une existence arrachée à son caractère improbable, voire à son inexistence initiale. Pourtant, alors même qu'il ne peut se déployer ailleurs que dans le corps et sa logique, le sujet ne se reconnaîtra rétroactivement qu'au revers des vérités en surcroît qu'il aura inscrites à même le corps et aura disposées dans le monde, vérités qui feront advenir ce *corps* comme *corps de vérité* actualisé dans un monde, ou *corps subjectivé*. Suivons la définition qu'Alain Badiou donne du *sujet*: «Qu'est-ce qu'un sujet singulier? C'est le porteur actif (ou corporel, ou organique) de l'outrepassement dialectique du matérialisme simple. La dialectique matérialiste dit: "il n'y a que des corps et des langages, sinon qu'il y a des vérités." Le "sinon que" existe en tant que sujet. Autrement dit: si un corps s'avère capable de produire des effets qui excèdent le système corps-langage (et de tels

effets s'appellent vérités), on dira de ce corps qu'il est *subjectivé*». La marque du sujet est donc bien, insiste Badiou, «le “excepté”, le “sinon que”, le “à ceci près”, par quoi vient faire incise, dans le phrasé continu du monde, la fragile scintillation de ce qui n'a pas lieu d'être». La dimension du sujet se reconnaît par le surcroît de vérité qui transite un corps. Le sujet est l'acte qui fait d'un corps simple un *corps de vérité*; ou encore, le «sujet est la formule d'un corps», ce qui l'*implique* (au sens de la note 2) comme œuvre de vérité. «La théorie formelle du sujet est alors, sous condition de ε et de C (trace et corps), théorie des opérations (figures) et des destinations (actes)» (Badiou A., 2006, p. 58).

Nous avons précisé le concept de *sujet* comme *acte*, *tournure* s'inscrivant en *surcroît* de la contingence des corps et des langages, selon une triple occurrence et référence: dans le corpus de la psychanalyse comme insistance symptomatique, automatisme de répétition et sujet en position d'*extimité* au champ du signifiant dans lequel il s'articule, dans le corpus poétique comme acte de dégagement de constellations lexicales irréversibles, dans le corpus philosophique comme puissance locale d'affirmation des vérités en surcroît du *il y a*. À partir de ces éléments conceptuels, nous pouvons maintenant interroger si les sciences du vivant, les neurosciences et les sciences cognitives peuvent ou non se rapporter à un tel sujet. Comme nous l'avons déjà indiqué, ce questionnement comprend trois volets: est-il possible ou non de reconnaître un sujet à l'œuvre dans ces champs de la science? Le sujet ainsi conçu peut-il ou non être formalisé par les modèles neuroscientifiques? La dynamique d'un tel sujet peut-elle ou non être abordée et traitée par les méthodes déployées par les neurosciences?

DANS LE CHAMP DES NEUROSCIENCES ET SCIENCES COGNITIVES, QUELLE PLACE POUR UN SUJET?

Afin de préciser la manière dont la dimension du *sujet* peut être prise en compte dans le champ des neurosciences, nous proposons de suivre d'abord la démarche de François Ansermet, psychanalyste, et Pierre Magistretti, neuroscientifique, dans leur livre *À chacun son cerveau* (2004): les auteurs y précisent le type de dialogue possible entre la psychanalyse et les neurosciences, posent une analogie entre la plasticité du cerveau et celle des traces psychiques, examinent jusqu'où le modèle de la plasticité synaptique permet de rendre compte de la réalité des

fantasmes et affects. Ensuite, en suivant la lecture qu'en fait Slavoj Žižek (2008), nous explorerons les modèles théoriques cherchant à rendre compte de l'émergence de la vie et de la conscience. Enfin, nous mettrons à l'épreuve le *modèle d'action intentionnelle* développé par Henri Atlan (2008 et 2012), en cherchant à préciser s'il y a une place — et quelle place? — pour la dimension du *sujet* telle que nous l'avons précisée ci-dessus. Nous terminerons en ouvrant la question de la possibilité ou non, par le biais des recherches neuroscientifiques ou des modèles cognitivistes, non seulement de reconnaître sa trace, mais de se mettre à l'écoute d'un *sujet* et d'intervenir à son niveau.

Plasticité cérébrale et sujet

Entre la psychanalyse et les neurosciences, évitant les extrêmes de la confusion et de l'incompatibilité, Ansermet et Magistretti (2008) proposent une zone de chevauchement articulée autour d'une analogie entre la plasticité des synapses, le traitement psychique de la mémoire selon Freud et les articulations de la chaîne signifiante selon Lacan. Voyons d'abord comment les auteurs abordent l'organisation des traces de l'expérience telles qu'elles s'inscrivent au sein de la plasticité neuronale, avant d'interroger jusqu'où il est possible de rendre compte ou de reconnaître la dimension du sujet à partir des traces synaptiques.

L'intérêt de l'approche consiste dans le fait que «la plasticité [...] introduit une nouvelle vision du cerveau. Celui-ci ne peut plus être vu comme un organe figé, une fois pour toutes déterminé et déterminant. Il ne peut plus être considéré comme une organisation définie et fixe de réseaux de neurones, dont les connexions seraient établies de manière définitive au terme de la période du développement précoce, installant une sorte de rigidité du traitement de l'information. La plasticité démontre que le réseau neuronal reste ouvert au changement, à la contingence, modulable par l'événement et les potentialités de l'expérience, qui peuvent toujours modifier ce qui était» (Ansermet F., Magistretti P., 2004, p. 20). Les processus de la plasticité cérébrale incluent la possibilité de régénérescence des neurones, la ramification changeante des dendrites et des axones, la fluctuation du nombre de contacts entre les axones et les dendrites (mémoire à court terme), ainsi que les modifications des propriétés biochimiques de ces contacts (mémoire à long terme). Les mécanismes en jeu comprennent des modifications de brève durée (sensibilité des récepteurs synaptiques, nombre de récepteurs et de terminai-

sons dendritiques) et des changements plus durables comme la fabrication de nouvelles molécules membranaires suite à des modifications de lecture du génome sous l'impact des effets de l'environnement. Si ces modifications déterminent une *mémoire longue*, celle-ci demeure cependant dynamique dans son principe, susceptible de métamorphoses et réaménagements.

Par le biais de l'étude du fonctionnement des synapses, Ansermet et Magistretti renouvellent la question des traces cérébrales, issues de l'expérience et de la perception, organisées sous la forme de constellations multiples d'activations synaptiques. Ces premières traces synaptiques, qui consistent en quelque sorte en représentations primaires de l'expérience, sont à tout moment susceptibles de se remodeler, de se diviser pour se regrouper ensuite de manière originale sous forme de nouvelles compositions de traces, dont l'ensemble constitue le trésor des souvenirs et des fantasmes, c'est-à-dire une réalité psychique chargée de toute la variété des affects et en interaction continue avec le flux des perceptions. Lors d'une perception, un réseau de synapses distribuées de manière spécifique se trouve ainsi stimulé, dessinant une configuration qui peut être considérée comme l'équivalent d'un *signifiant*, image ou mot. Les diverses constellations synaptiques peuvent, à travers la plasticité des synapses, se décomposer et se recomposer par bribes pour dessiner de nouvelles figures, nouveaux *signifiants* charriant avec eux de nouveaux *signifiés* et se déployant comme autant de *fantasmes*. Ceux-ci sont constitués à partir des traces de l'expérience perçue tout en se séparant, par leur contenu, de cette expérience. Notons encore que ces traces se trouvent indexées à des vécus émotionnels reliés à des états somatiques concomitants; ces traces sont alors susceptibles d'être réveillées lors d'états somatiques similaires. Selon les auteurs, l'ensemble permet alors de rendre compte de la formation d'une réalité psychique déployée à partir de l'expérience tout en s'en détachant pour s'organiser selon sa propre logique. Ce modèle rend compte également du fait que les souvenirs sont toujours des constructions à partir de l'expérience, sans jamais se limiter à de simples enregistrements d'une réalité donnée.

Ansermet et Magistretti (2008) établissent une analogie entre le remaniement des traces synaptiques en couches successives et la chaîne des signifiants selon Lacan (marquage de l'expérience par la dualité du sème signifiant/signifié, selon la conception héritée de Ferdinand de Saussure) ainsi qu'avec les couches successives de la mémoire telles qu'elles furent esquissées en un schéma tracé par Freud dans une lettre à

Fliess le 6 décembre 1886. Freud postule une série de transcriptions successives de l'expérience en autant de traces psychiques mémorielles qui s'autonomisent pour former la réalité psychique de l'Inconscient et dont certaines seulement parviennent jusqu'au système PréConscient/Conscient. Ansermet et Magistretti soutiennent que la plasticité du réseau synaptique est un dispositif organique adéquat pour rendre compte de tels remaniements des traces laissées sur le support neuronal, en analogie avec la description des remaniements de la mémoire inconsciente selon Freud et les articulations de la chaîne signifiante selon Lacan. Cette proposition ouvre à de nouvelles questions: celle de la place accordée à l'intentionnalité et à la décision quant aux orientations prises lors de ce remaniement; celle de la portée et des limites de l'analogie proposée — cette question sera mise au travail plus loin à partir de la confrontation avec les principes de la construction de la première topique freudienne —; celle des modes d'articulations et résonances entre les différents dispositifs de plasticité organique, subjective, signifiante, symbolique, culturelle, artistique, etc. — nous déploierons quelque peu cette question à partir de la *concrétion* des différentes plasticités dans une œuvre d'art —; et enfin celle de la possibilité, ou non, de reconnaître la dimension d'un *sujet* à partir de la seule approche par l'étude de l'organisation synaptique.

Concernant la première question, les auteurs estiment que le modèle ne permet pas de fournir une réponse à la question de savoir *qui* (ré) organise ces traces, ni de préciser dans quel but ce remaniement a lieu — hasard, intentionnalité ou effets déterminés? Les grands problèmes de la philosophie du *sujet* — la nature de la décision et de la responsabilité ainsi que la dimension du sens et de la valeur — demeurent ainsi entiers, même s'ils se posent à nouveaux frais, en quelque sorte *relocalisés* et *reformulés* au niveau du fonctionnement de la synapse et de l'organisation des réseaux complexes liés à des états somatiques eux-mêmes corréls à des vécus d'affects.

Notons qu'il ne s'agit pas tant d'un réductionnisme mais plutôt d'une *ouverture* dans laquelle les questions demeurent irrésolues: le déterminisme de la synapse conduit paradoxalement à une complexité de chemins indéterminés. Cette dialectique entre le déterminisme et la complexité indéterminée n'est d'ailleurs pas spécifique à l'approche synaptique, elle insiste également dans l'approche *signifiante* qui, à partir des lois du langage, ouvre à l'énigme de l'énonciation, l'inscrutabilité de la référence, les glissements et ponctuations du sens. Il n'y a donc pas à porter grief à l'approche neurophysiologique d'effectuer une réduction

de la complexité du langage sur la simplicité du neurone. Des problèmes, analogues à la difficulté de savoir *qui* préside à la plasticité synaptique, s'imposent également au niveau de l'énonciation dans le langage, dès lors que celui-ci est envisagé, au-delà de sa valeur d'outil de communication, selon la *tournure* d'une parole transie par la consistance d'un sujet qui cherche à s'y faire reconnaître. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, selon Lacan, le sujet n'est pas équivalent à l'ordre symbolique, il n'est pas simplement inclus dans la logique du signifiant, même s'il ne peut pas s'articuler ailleurs que dans sa référence au signifiant: le sujet se déploie comme un acte en position d'*extimité* par rapport au langage qu'il anime et qui le fait. Une même dialectique pourrait, et même devrait, être soutenue entre la dimension du sujet et le jeu des remaniements synaptiques: quoique totalement repérable dans le modèle de la plasticité synaptique, le *sujet* — par exemple le sujet qui fraie la voie d'un lapsus avec sa trace dans le langage *et* dans la plasticité synaptique⁵ — ne peut qu'être pensé en exclusion interne par rapport à la modélisation de son frayage aussi bien dans les lexiques que dans les synapses. Tant au niveau du remaniement des traces synaptiques qu'à celui des formations langagières symptomatiques, s'impose donc la question du *qui*, c'est-à-dire de la nature d'un *sujet* en surcroît des corps et des langages, instance qui acte l'excès immanent d'une vérité qui (se) dessine comme une *tournure* ou *figure* singulière. Ainsi, l'approche de réalité psychique — quel que soit le registre: traces synaptiques, traces psychiques et traces signifiantes — réserve toujours, quoique différemment et comme en creux, une irréductibilité du *sujet* comme source active d'une vérité qui s'excepte de la description contingente de son parcours, sans cependant être une réalité séparable. Sur ce point de la problématique, il n'y a d'opposition entre les sciences du cerveau — qui seraient

⁵ Lorsque Ansermet et Magistretti (2004, p. 93-98) reprennent l'oubli du nom de Signorelli relaté par Freud dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), ils parviennent à rendre compte du chemin des traces et de la charge affective portée dans ces traces, mais ils laissent entière la question du *choix*, celle de *qui* choisit ce chemin singulier dans la pensée inconsciente de Freud comme dans les arcanes de ses synapses. Ajoutons encore que, en suivant les hypothèses déployées par Roland Gori dans son livre *La preuve par la parole. Sur la causalité en psychanalyse* (1996), il s'agirait de tenir compte de ce que le chemin synaptique emprunté n'existait pas avant d'avoir été parcouru: le parcours crée le chemin, tout comme l'acte de parole est la source, non pas des choses en tant que telles, mais des choses dites en tant qu'elles auront été organisatrices du désir du sujet qui leur a donné consistance.

tenues pour réductionnistes — et les sciences du langage — qui accorderaient automatiquement une place plus grande au sujet⁶. Le *sujet*, tel que nous l'avons précisé, est en position d'*écart interne*, et ce quel que soit le registre dans lequel on envisage son actualisation, tant dans l'ordre du signifiant que dans son frayage synaptique. Le dialogue entre les disciplines s'en trouve enrichi et complexifié: d'une part, les sciences du langage peuvent à l'occasion prendre des formes réductionnistes lorsqu'elles ambitionnent de tout embrasser par le biais des capacités cognitives et de la communication; d'autre part, les sciences du cerveau ne peuvent pas esquiver la question du *sujet* en se réfugiant derrière la scientificité ou en imaginant pouvoir le réduire aux mailles du filet (synaptique) dans lequel il se déploie. Le véritable débat n'est pas tant entre les synapses et le langage: il porte plutôt sur la nature de l'*acte du sujet*, dans le champ du signifiant aussi bien que dans les remaniements synaptiques, sujet qu'il s'agit de penser à la fois comme inclus et comme exclu tant dans le langage qu'au niveau des synapses.

Afin de mesurer jusqu'où il est possible de soutenir une analogie entre la théorie des traces psychiques et la théorie des traces synaptiques, nous partirons de la démarche freudienne et de la manière dont Freud élabore l'hypothèse de la première topique, dont nous verrons qu'une dimension essentielle n'est pensable qu'à partir de l'expérience clinique. Au-delà de l'opposition simple entre langage et cerveau, rappelons que la spécificité de la démarche psychanalytique consiste à se mettre à l'écoute, en outre selon la technique particulière de l'association libre, du *sujet de l'inconscient* tel qu'il joue les tours de son désir, à partir de l'*autre scène* pour se cristalliser dans les symptômes du corps, les rêves, les lapsus langagiers, les actes manqués ou toute autre production de l'inconscient. La manière dont Freud va dégager la première topique permet de préciser ce que l'expérience du fondateur de la psychanalyse ajoute à l'hypothèse neurophysiologique telle qu'elle est confirmée aujourd'hui par les neurosciences. Dans le dernier chapitre de *l'Interprétation du rêve (Traumdeutung)*, afin de rendre formellement compte de la possibilité du *travail du rêve*, Freud propose sa première topique de l'appareil psychique. Reprenons les étapes de sa construction, depuis l'inspiration par les données scientifiques de l'époque jusqu'aux ajouts

⁶ Une telle opposition s'avère d'ailleurs assez artificielle dans la mesure où les sciences du cerveau ne s'articulent elles-mêmes que sous la forme d'un langage formel, dont les modes restent sans cesse à préciser.

que seule l'expérience de l'écoute a pu apprendre à Freud, celui-ci ne cessant cependant d'espérer naïvement qu'un jour la totalité de son hypothèse se trouverait vérifiée par la neurologie.

En guise de préambule, le fondateur de la psychanalyse signale qu'il a trouvé un appui inattendu et surprenant chez «le grand G. Th. Flechner [qui] émet dans sa "psychophysique" (II^e Partie, p. 520), dans le contexte de quelques discussions qu'il consacre au rêve, la supposition que la scène du rêve est une autre scène que celle de la vie de représentation vigile». Se limitant à «l'idée qui est ainsi mise à notre disposition [qui] est celle d'une localité psychique», Freud va «complètement laisser de côté le fait que l'appareil animique dont il s'agit ici nous est connu aussi comme préparation anatomique et [il va] éviter soigneusement la tentation de déterminer la localité psychique de quelque façon anatomique que ce soit». C'est par une autre voie que Freud va justifier la supposition quant à la localisation des systèmes Inconscient et PréConscient/Conscient, en affirmant simplement qu'une telle élaboration lui «semble légitime. J'estime que nous avons le droit de laisser libre cours à nos suppositions, pourvu que, ce faisant, nous gardions notre froideur de jugement sans prendre l'échafaudage pour la construction» (Freud S., *Traumdeutung*, p. 589). Freud élabore alors sa topique en trois étapes, dont les deux premières — superposition des traces mémorielles et séparation de la nouvelle réalité psychique d'avec la perception où elle s'origine — trouvent aujourd'hui leur analogue au niveau de théorie de la plasticité des traces synaptiques, tandis que la troisième étape — introduction d'une instance critique organisant une frontière entre les deux systèmes — ne peut toujours être postulée et reconnue qu'à partir de l'écoute de la vie d'un *sujet* à l'œuvre dans le rêve et au sein du transfert.

Avant d'en préciser les trois temps, la forme de temporalité de l'élaboration freudienne mérite d'être relevée: l'intuition de départ anticipe sur la conclusion. De manière paradoxale, l'instance critique dégagée par Freud à partir de la clinique va rejoindre l'intuition d'une autre scène, telle qu'il l'a trouvée chez G. Th. Flechner et d'où il est parti. Qu'elle se dessine à partir de l'intuition du scientifique ou à partir des exigences de la clinique par le père de la psychanalyse, le déploiement de cette instance séparatrice va garder sa part énigmatique. Freud ne peut se justifier qu'en invoquant la nécessité de l'introduire afin de rendre compte *topiquement* de la clinique du rêve déployée tout au long de sa *Traumdeutung*. Quant aux modèles contemporains de la plasticité synaptique, ils ne peuvent rendre compte de la survenue d'une telle instance critique

instauratrice de différentes réalités psychiques, elle y demeure encore et toujours en excès sur toute possibilité de confirmation ou de localisation empirique.

Revenons aux différentes étapes de construction de la topique freudienne.

Le premier pas consiste à introduire une suite de couches d'inscriptions selon une succession orientée depuis la perception vers la motricité. Gardant le principe de l'arc réflexe selon lequel l'information conduit à l'action, Freud interpose cependant une multiplicité de couches d'inscription des traces du perçu, avant que l'effet de ces traces remaniées ne conduise à la réaction. Il propose ainsi de passer de l'immédiateté de la réaction réflexe à la médiation des couches de traces mémorielles.

Le second pas consiste à introduire un principe de discontinuité entre la perception et la nouvelle réalité, psychique et inconsciente, celle-ci se déployant selon ses propres règles de transformation en rompant le lien direct avec les premières traces de la perception. Freud forme «l'hypothèse qu'un système tout à l'avant de l'appareil accueille les stimuli de la perception, mais *ne garde rien d'eux*, donc n'a pas de mémoire, et que derrière celui-ci se trouve un deuxième système qui transpose l'excitation momentanée du premier en traces permanentes» (Freud S., *Traumdeutung*, p. 591). Ansermet et Magistretti supposent un mécanisme équivalent au niveau des traces synaptiques, avec un détachement de l'expérience en vue de constituer une réalité tout autre: après remaniement, les traces synaptiques, quoique trouvant leur source dans l'expérience, s'en trouvent séparées et constituent un réseau de nouvelles traces susceptibles de rendre compte d'une nouvelle réalité fantasmatique.

Cependant, Freud, afin de rendre compte de la clinique du rêve, est amené à effectuer un pas supplémentaire, et celui-ci va constituer la véritable énigme dont le référent cérébral demeure des plus incertains: le système Inconscient, autonomisé par rapport à la perception, est lui-même séparé du système PréConscient/Conscient qui s'interpose en amont entre l'Inconscient et la réaction: «Des perceptions qui agissent sur notre système PréConscient, on sait que nous gardons de façon persistante quelque chose d'autre encore que le contenu de ces [traces permanentes inscrites dans l'Inconscient]» (Freud S., *Traumdeutung*, p. 591). Pour en rendre compte, Freud va introduire l'opération de la censure qui renvoie au jugement de la raison, de la morale et de la civilisation. Afin de pouvoir rendre compte du *travail du rêve*, dégagé à partir de la clinique, Freud va poser ce pas supplémentaire consistant à

compléter sa topique d'une *instance critique* ou *censure*, départageant deux régions de l'appareil psychique et deux régimes différents des processus psychiques. Freud reconnaît que pour concevoir le détachement entre les traces mémorielles et la perception, il n'avait nul besoin de recourir à la clinique: «L'hypothèse sur la conception de l'appareil psychique à son extrémité sensitive, nous l'avons faite sans prendre en considération le rêve ni les éclaircissements psychologiques qu'on peut en déduire». Par contre, seule l'expérience du rêve vaudra comme preuve *clinique* de l'existence d'une frontière entre la scène de l'Inconscient et celle du PréConscient/Conscient, hypothèse audacieuse qui rejoint cette intuition qu'il avait trouvée, énoncée en aveugle par Fechner: «Mais pour la connaissance d'un autre morceau de l'appareil, le rêve devient pour nous source de preuves. [...] impossibilité d'expliquer la formation du rêve si nous ne voulions pas risquer l'hypothèse de deux instances psychiques, dont l'une soumet l'activité de l'autre à une critique qui a pour conséquence l'exclusion du devenir-conscient». Mais il ne suffit pas de supposer deux instances, il faut encore rendre compte de ce qui les institue en les séparant: la véritable difficulté est de penser le principe séparateur entre les deux systèmes, ce principe ne peut qu'être un écran constituant les zones séparées, celles-ci ne pouvant pas préexister à la surface qui les sépare⁷. Freud a reconnu que la question essentielle se situait au niveau de la *censure* elle-même, sans laquelle il ne serait possible ni d'isoler les deux systèmes, ni de penser leur rapport, ni de concevoir l'exercice du refus par le système PréConscient/Conscient: «L'instance critiquante, avons-nous conclu, entretient des relations plus proches avec la conscience que l'instance critiquée. Elle se tient entre celle-ci et la conscience comme un écran. Nous avons en outre trouvé des points de repère pour identifier l'instance critiquante avec ce qui guide notre vie de veille et décide de notre action volontaire et consciente» (Freud S., *Traumdeutung*, p. 593). Pour être fonctionnelle, la première topique freudienne devait donc être complétée par l'introduction du *surcroît* que constitue cet écran permettant d'instaurer les deux systèmes séparés l'un de l'autre *et* en communication l'un avec l'autre. Les deux systèmes (Inconscient et Préconscient/Conscient) ne sont finalement que les deux

⁷ Nous retrouverons un geste conceptuel semblable chez Varela pour qui le mystère de la cellule se trouve au-delà des échanges entre l'intérieur et l'extérieur: il tient essentiellement en la possibilité d'émergence de la membrane à partir de laquelle il peut y avoir un intérieur et un extérieur (voir ci-dessous et Žižek S., 2008, p. 145).

faces de la surface de cet écran qui instaure véritablement la dimension subjective (le sujet comme désir) qui s'y déploie. À partir de cet écran inféré depuis l'expérience de l'activité rêvante du sujet supposé, « nous introduisons maintenant les deux systèmes dans notre schéma et exprimons par les noms qui leur sont donnés leur relation avec la conscience » (Freud S., *Traumdeutung*, p. 593). La *conscience* n'est en dernière instance rien d'autre que la face *turnée vers nous* de cet écran. Celui-ci opère comme une surface organisatrice, une *tournure* qui instaure dans la topique la réalité des deux systèmes en interaction l'un avec l'autre : d'une part une *conscience sans consciencialité psychologique* et répondant aux processus primaires que Freud nomme *Inconscient* ; d'autre part, une organisation répondant davantage aux contraintes du temps, de la réalité et de la morale, que Freud nomme *Préconscient* ou *Conscient*, selon que la *consciencialité psychologique* soit déjà effective ou non. De quelque manière que nous l'envisagions, l'élément essentiel, ayant puissance instauratrice, est cet *écran* qui, en tant que membrane critique, régit les rapports et se projette singulièrement de part et d'autre, dans l'un et l'autre des systèmes qui se départagent selon le rapport à la *conscience comme telle* qu'est l'écran⁸, tandis que la *consciencialité*, au sens psychologique ordinaire, n'est qu'un épiphénomène assez secondaire de l'avis même de Freud⁹. Après avoir suivi l'élaboration freudienne, nous soutiendrons sur ce point précis que la formalisation neuroscientifique n'est pas en mesure de rendre compte de l'instauration de l'instance critique.

Abordons maintenant la question de l'articulation entre les différentes formes de plasticité. Ansermet et Magistretti semblent soutenir un primat de la plasticité cérébrale qui viendrait en quelque sorte se matérialiser ou se concrétiser dans les autres formes, et même dans les grandes œuvres d'art. Ils en arrivent à énoncer ainsi l'ambition de leur ouvrage :

⁸ Cette intuition sera reprise par Slavoj Žižek (2008, p. 147-148) lorsqu'il soutient que le *sujet* se déploie sur, voire comme, cette *surface* (écran) et que, s'il fallait envisager ce que pourrait être le surgissement de la conscience dans l'appareil cognitif des neurosciences contemporaines, ce ne pourrait être qu'une *tournure* de cet appareil.

⁹ Dans un texte métapsychologique, Freud déploie plus avant la légitimité et la nécessité de son hypothèse de l'Inconscient. Il en arrive à déclarer que « la consciencialité [phénomène psychologique constaté], le seul caractère des processus psychiques qui nous sont immédiatement donnés, ne se prête en aucune façon à la différence des systèmes » (Freud S., *Unbewusste*, p. 230). Cela signifie que, même si les phénomènes de la consciencialité ont soutenu l'élaboration freudienne, l'instauration de la différence entre les Systèmes dépasse de loin la psychologie ordinaire et ne peut être conçue que par la structuration introduite dans l'appareil psychique par la censure.

Nous aurions pu [l']intituler: «Les sculptures de l'inconscient», en référence à une sculpture réalisée en 1930 par Alberto Giacometti «L'Heure des traces», qui illustre de manière saisissante [la plasticité cérébrale en tant qu'elle participe à l'émergence de l'individualité du sujet]. En 1930, Giacometti déclare qu'il a réalisé ce type de sculpture sans se demander ce qu'elle pouvait signifier, mais, précise-t-il, «l'objet une fois construit, j'ai tendance à y retrouver transformés et déplacés des images, des impressions, des faits qui m'ont profondément ému (souvent à mon insu), des formes que je sens m'être très proches, bien que je sois souvent incapable de les identifier, ce qui me les rend toujours plus troublantes». Giacometti semble avoir créé cette sculpture de manière quasi automatique, à partir d'éléments de son inconscient. Son installation peut effectivement être vue comme une métaphore de la réalité interne inconsciente qui se constitue de trace en trace, de façon presque bricolée, où des éléments imprévisibles se combinent au gré des expériences du sujet et de ses propres réponses issues de la singularité de sa vie psychique. (Ansermet F., Magistretti P., 2004, p. 15)

Si une telle appréhension de l'œuvre est intéressante, peut-on réellement soutenir que la sculpture émerge à partir de la seule plasticité cérébrale avec sa capacité mémorielle vivante toujours remaniée? N'y a-t-il pas à supposer aussi une plasticité, y compris mémorielle, dans la matière sculptée, ainsi que dans le fond culturel sur lequel s'inscrit l'œuvre? L'œuvre ne devrait-elle pas alors se concevoir comme le résultat d'une *implication* de matière à l'interface entre ces différentes plasticités? Quant au *sujet artiste* Giacometti, nous pourrions le considérer comme le déploiement en acte de ces interfaces, à la croisée de diverses plasticités et des forces qui s'y manifestent, et non simplement comme une machinerie cérébrale qui imposerait sa plasticité au monde qui l'environne. Ansermet et Magistretti ne semblent envisager que la seule plasticité cérébrale projetée dans l'œuvre, alors qu'il s'agirait de penser plus fondamentalement l'émergence d'une *figure* à l'interface de plusieurs plasticités, constituant en quelque sorte une *surface de création*, une *tournure* selon laquelle se concrétise l'œuvre d'art, rendue possible par les différentes plasticités sans être entièrement déterminée par aucune, certainement pas uniquement par celle des synapses.

Cet exemple relance la question de *qui* réorganise les traces, en même temps que s'ouvre la question de *où* situer ce surcroît qu'est le sujet. Dans le modèle de la première topique freudienne nous l'avions situé comme cet écran qui institue les deux systèmes, nous le retrouvons ici comme l'interface en acte entre plusieurs plasticités dont le produit est l'œuvre d'art porteuse de sa part de vérité. Tout comme nous savons que, selon Alain Badiou, les vérités se déploient comme *surcroît* au

double régime du *il y a*, celui des langages et celui des corps, de même, nous pourrions soutenir que la dimension du *sujet* se déploie à l'interface des différentes plasticités, celle du langage et celle du cerveau, sans qu'il soit possible d'établir une hiérarchie de détermination entre les deux contingences. Le langage façonne le cerveau devenu suffisamment plastique pour se laisser modeler, autant que la plasticité cérébrale n'est en mesure de se concrétiser dans les formes artistiques et langagières. En dernière instance, la figure subjective se dessine et se déploie comme *tournure en acte* au niveau de la surface d'interaction elle-même.

Pour aborder la dimension d'un tel sujet, la rencontre clinique est et demeure une des modalités, à côté de l'amour et de la fréquentation des œuvres littéraires ou artistiques. Le cadre proposé pour la rencontre clinique vise d'ailleurs essentiellement à permettre le déploiement des figures qui se dégagent à l'interface entre les différentes plasticités de la langue, des corps, des médiations éventuelles, ainsi que des appareils psychiques de l'analyste et de l'analysant. Se manifeste alors la dimension du *sujet* dans la *tournure* que prennent les discours, les symptômes et actes manqués, les échanges transférentiels.

Nous pouvons alors nous demander si la dynamique du *sujet* pourrait également se laisser saisir à partir du seul support cérébral. Serait-il possible d'appréhender la dimension subjective par le biais des études neuroscientifiques? Nous verrons que, même si les traces et la logique du sujet, sa *tournure*, peuvent être décelées dans l'organisation vivante et à fortiori au niveau du cerveau, analyser le contenu et la valeur des actes d'un sujet à partir de l'organe n'est guère envisageable, non seulement vu l'état actuel des avancées de la science, mais plus fondamentalement, par principe. Et si Ansermet et Magistretti ont pu traduire un célèbre *oubli de nom* du fondateur de la psychanalyse en en transcrivant les étapes et transformations au niveau cérébral dans les remaniements synaptiques, il n'est guère imaginable qu'il soit possible de découvrir un lapsus en acte, d'en déployer les strates signifiantes et affectives et de poser l'équivalent d'une interprétation, tout cela en analysant uniquement la mouvance des neurones par les technologies de mesure des activations synaptiques, pour ensuite modifier le réseau de ces activations.

De l'instauration de la vie au surcroît de la conscience

Même s'il n'est pas possible d'analyser le *sujet comme tel* à partir des seuls processus organiques, la place et la logique subjectives peuvent

cependant être postulées et parfois reconnues, que ce soit comme trace, forme, instauration d'une *tournure* ou *surface* organisatrice d'espaces. Slavoj Žižek, en prenant appui sur une lecture de Hegel et de Lacan, dégage ainsi différentes occurrences d'une telle logique tout au long de l'évolution du vivant, jusque dans la naissance de la cellule en amont et selon une hypothèse quant à l'émergence d'une conscience en aval.

Dans un essai à propos des sciences du vivant et des sciences cognitives, Slavoj Žižek retrouve déjà dans les travaux de Francisco Varela un «concept d'autopoïésis» pour lequel le scientifique «répète, presque mot pour mot, le concept hégélien de vie comme entité téléologique auto-organisée» (Žižek S., 2008, p. 145). Afin de rendre compte de l'émergence de la vie de la cellule, Francisco Varela soutient en effet que c'est la membrane comme *surface* qui engendre les espaces qu'elle sépare *et* qui la causent, selon une boucle dont les différents temps ne peuvent être qu'une articulation *logique* et non simplement chronologique. De plus, pour rendre compte de la possibilité de vie d'une cellule, il ne suffit pas de décrire l'ensemble du fonctionnement de tous les organites et des différents échanges entre l'intérieur et l'extérieur. La véritable cause de la vie se situe en excès tant sur chacune des propriétés biologiques de la cellule que sur les lois des échanges: le mystère de l'origine consiste dans le mode selon lequel émerge un organisme capable de s'adapter et de réguler ses échanges, c'est-à-dire dans l'apparition de l'organisation topologique qu'est la membrane de la cellule. Or cette survenue est hautement paradoxale, dans la mesure où les causes de la membrane ne peuvent être que dans ses effets, son instauration ne pouvant dès lors avoir lieu que selon un temps logique d'*autodétermination anticipante*¹⁰. Slavoj Žižek rappelle la manière dont Varela, afin de rendre compte de l'*autopoïésis* comme unité d'émergence de la vie sous sa forme cellulaire, pose une boucle étrange, une sorte de *lacet*: «Il y a un processus circulaire ou de réseau qui engendre un paradoxe: un réseau auto-orga-

¹⁰ Nous pourrions aller jusqu'à risquer cette formule: «selon un acte de la membrane duquel la membrane ne peut qu'être encore absente», formule analogue à celle soutenue par Lacan à propos de «l'acte du sujet dans lequel le sujet est absenté» et qu'il a tenté de formaliser de différentes manières tout au long de ses enseignements et de ses écrits, depuis «le stade du miroir comme formateur du *je*» jusqu'à la topologie du Cross-Cap, en passant par «le temps logique et l'assertion de certitude anticipée». Pour ne prendre que la première occurrence, rappelons que le véritable enjeu du stade du miroir chez Lacan ne réside par dans les rapports du *Moi* avec son *image*, mais plutôt dans la possibilité du miroir comme formateur d'un *Je* divisé entre son *Moi* et son *image*.

nisé de réactions biochimiques produit des molécules, qui font quelque chose d'unique et de spécifique: elles créent une frontière, une membrane qui limite le réseau ayant produit les composants de la membrane. C'est un lacet, une boucle logique: un réseau produit des entités qui créent une frontière, qui limite un réseau produisant la frontière. [...] Une entité distincte existe quand la boucle est bouclée. Elle n'a pas besoin d'un agent externe pour la remarquer ou pour dire "*Je suis là*". [...] elle se boucle elle-même hors d'une soupe de physique et de chimie» (Varela F., *The Emergent Self*, cité par Žižek S., 2008, p. 145). Ainsi, déjà au niveau de la cellule vivante, afin de rendre compte de l'émergence de la distinction entre un *dedans* et un *dehors*, il n'est pas possible de faire autrement, écrit Žižek, que «de poser une sorte de renversement autoréflexif à travers lequel, pour le dire en langage hégélien, l'Un de l'organisme comme Tout "*postule*" rétroactivement son résultat, comme cela qu'il domine et régle, l'ensemble de ses propres causes (soit: le processus multiple d'où il a émergé)» (Žižek S., 2008, p. 145).

Si la cellule reste encore bien éloignée de la dimension *psychique* du *sujet*, il est néanmoins remarquable qu'à ce niveau déjà, nous ne puissions rendre compte de l'émergence de la vie sans recourir aux propriétés instauratrices d'une membrane déterminant un intérieur et un extérieur. Pour le biologiste, l'existence même de la membrane ne peut apparaître que comme une forme d'*excès* se dessinant de manière paradoxale, dans l'immanence des phénomènes de la vie et comme en creux des résultats de la science empirique. Il est significatif que, pour résoudre le problème de l'émergence de la membrane, le scientifique n'ait pas d'autre choix que d'inscrire la cellule dans une lignée de reproduction. Il propose là une résolution semblable à celle de Freud qui, cherchant à rendre compte de l'émergence de l'*instance critique* qui organise l'appareil psychique — écran de la censure déterminant les rapports entre les systèmes Inconscient et Préconscient/Conscient, à l'instar de la membrane cellulaire qui détermine l'intérieur et l'extérieur —, aura également recours à la généalogie du Surmoi et à l'intériorisation progressive des interdits culturels, ayant été actualisés par des pratiques collectives avant de se voir intégrés dans l'appareil psychique comme frontières organisatrices.

Même si la vie de la cellule est bien éloignée de celle du sujet, le principe instaurateur du vivant, repérable dès les formes élémentaires, devrait à fortiori se retrouver au niveau des formes complexes de la vie psychique. L'acte instaurateur *du* sujet — au sens de l'acte que pose le sujet tout en étant l'acte qui fait le sujet — peut être envisagé comme le

déploiement d'une surface qui *est* le sujet, déterminant un *effet de sujet* qui l'organise en retour. En suivant les développements topologiques tels que proposés par Lacan, nous pourrions montrer que la spécificité d'une telle surface subjective, par rapport à la membrane cellulaire, réside dans une *torsion* — torsion de la bande de Moebius, de la bouteille de Klein ou du Cross-Cap —, déployant ainsi une forme de réflexivité par laquelle il n'y a à proprement parler ni face A ni face B, ni dedans ni dehors, alors qu'en chacun de ses points l'effet surface génère le rapport à l'infinité du dehors et la profondeur abyssale du dedans. Nous proposons de donner à cette opération psychique consistant à rapporter l'un à l'autre selon une torsion topologique le dedans et le dehors, le nom de *conscience*¹¹. Un tel postulat conceptuel exige, à la suite de Freud, de soutenir qu'il peut aussi bien s'agir d'une *conscience inconsciente* lorsqu'elle se déploie sans être encore ressaisie sous la forme d'une *consciencialité psychologique* thématifiée de manière cognitive et passée au crible de l'instance critique. Nous pourrions ainsi envisager l'émergence de la *conscience* comme un acte de réflexivité topologique, acte pour lequel la conscience thématifiée ne doit nullement être présupposée, la *consciencialité psychologique* n'en étant qu'un épiphénomène.

Dans la ligne de cette hypothèse, Slavoj Žižek propose de considérer que l'émergence de *soi* réside dans une *surface qui fait rapport*, et non dans la mise en relation d'un être avec un environnement extérieur et une profondeur qui préexisteraient à l'*effet de surface*. En ce sens, le philosophe en arrive à soutenir que «la consistance de ce Soi est purement virtuelle: c'est comme s'il n'y avait un dedans qui n'apparaît que lorsqu'il est vu d'un dehors, sur l'interface-écran — dès l'instant que nous pénétrons l'interface et nous efforçons de saisir le Soi "*en substance*", "*en soi*", il disparaît comme du sable entre les doigts. [...] Le soi n'est pas le "*noyau intérieur*" mais un effet-surface. Un "*véritable*" Soi humain fonctionne, en un sens comme un écran d'ordinateur: il n'y a, derrière, qu'un réseau de machinerie neuronale "*sans Soi*". [...] La conscience (de soi) est un écran-surface qui produit un effet de "*profondeur*", de dimension située derrière lui. Et pourtant cette dimension n'est accessible que du point de vue de la surface, comme un genre d'effet-

¹¹ Et lorsque le poète Salah Stétié formule une semblable torsion — «préhension, par le *sens extérieur*, de la *modalité intérieure* en formation active» (1993) — ne saisit-il pas ainsi la *conscience poétique* comme telle?

surface: si nous allons effectivement derrière l'écran, l'effet même de la "profondeur d'une personne" se dissout» (Žižek S., 2008, p. 147).

En quoi consiste alors le passage de la *vie du vivant* en général à la *vie d'un sujet* se posant dans sa singularité? Nous soutiendrons qu'un tel passage a lieu lorsque la membrane instauratrice de la vie fait retour sur elle-même pour se poser comme un *acte*, opération qui ne pourra s'avérer que dans le jeu de la reconnaissance, que l'interlocuteur requis soit envisagé comme *mère suffisamment bonne* (Winnicott), *lecteur* (Salah Stétié) ou *psychanalyste* ne prenant sa consistance dans le transfert que de déployer une écoute qui y fait acte. En posant une telle hypothèse, nous rejoignons à notre manière la proposition de Slavoj Žižek lorsqu'il situe le sujet comme un *acte* de la surface qui (s')institue: «Le *sujet* émerge à partir du moment où la *membrane*, la surface délimitant le dedans du dehors, au lieu de n'être que le vecteur passif de leur interaction, commence à fonctionner comme le médiateur actif» (Žižek S., 2008, p. 148). En poursuivant cette piste, Slavoj Žižek en arrive à formuler, en passant et dans une note de bas de page, une hypothèse audacieuse concernant la nature de l'émergence de la *conscience* comme *tournure* établissant le rapport entre la pensée et l'étendue, entre la sensibilité et la réalité psychique. Il relève ainsi le défi d'une question insistante depuis l'acte de fondation de la philosophie moderne par Descartes.

À la question du rapport entre l'âme et le corps, Descartes a d'abord tenté de répondre sous la forme du mythe scientifique de la glande pinéale d'où partiraient des esprits animaux. Cependant, interpellé par la princesse Élisabeth, le philosophe fondateur de la modernité est amené à reconnaître une lacune en creux de son système construit selon le discours de la méthode, une place est laissée vacante au sein de l'ambition de maîtrise. En réponse à une femme qui le déloge de sa position de maître, Descartes, dans sa lettre du 28 juin 1643, doit en effet reconnaître que *ce* qui noue le corps et l'âme est d'une *tout autre nature*, sans être pour autant une troisième substance: il ne peut s'agir que de *la vie elle-même* en tant qu'elle échappe à l'une et l'autre substance tout en étant le principe immanent de chacune pour les articuler en *vie subjective* — ou *corps de vérité* selon la formulation d'Alain Badiou. Descartes est ainsi amené à consentir que la connaissance de l'homme — en tant qu'il est *une* unité composée — ne peut être que de l'ordre d'un *acte de vie* comme mouvement qui articule: «c'est en usant seulement de la vie et des conversations ordinaires et en s'abstenant de méditer [par l'exercice de l'entendement pur] et d'étudier aux choses qui exercent l'imagination

qu'on apprend à concevoir l'union de l'âme et du corps» (Descartes R., *Œuvres et lettres*, p. 1158). Face aux scientifiques contemporains qui — suivant la première tentative de Descartes — chercheraient, encore incrédules, un équivalent de la glande pinéale, Slavoj Žižek, prolongeant la seconde piste ouverte par Descartes dans sa réponse à la princesse Élisabeth, propose l'hypothèse d'une *tournure* s'ajoutant par surcroît et faisant *acte de conscience* qui articule et compose: «Mc Ginn s'est lancé, en outre, dans une quête cartésienne d'une nouvelle version de la glande pinéale. Que dirait-il si le mystérieux élément "C" n'était pas un élément particulier et localisé que l'on pût ajouter au cerveau tel que nous le connaissons, mais une tournure purement structurelle et topologique?» (Žižek S., 2008, p. 167). Cette hypothèse formulée, à vrai dire subrepticement et en bas de page, par Slavoj Žižek est entrée en résonance avec nos propres réflexions; c'est ainsi que nous avons *littéralement* adopté la notion de *tournure* pour la proposer comme concept général de la forme en acte du sujet. Cette notion de *tournure* a l'avantage de consister en une équivoque affirmative renvoyant aussi bien au *style*, à la *topologie*, à l'*événement*, à la *tournure* que prennent les choses, ainsi qu'à cet acte de *torsion et retour à soi* qu'est le sujet¹².

En quoi une telle hypothèse détermine-t-elle notre position, en tant que clinicien du *sujet*, au regard des avancées des neurosciences? D'une part, le vif de notre *écoute* ne porte pas directement sur la machinerie neuronale, ni sur l'environnement, ni même sur la complexité des interactions entre les deux. D'autre part, il n'est cependant pas question de dénier les apports de la science: il s'agit au contraire de s'en instruire et de tenir une position *compatible* avec ses résultats. Sans ignorer la réalité des déterminants du cerveau, de la génétique et de l'environnement, en s'instruisant de ce que les sciences cognitives apportent comme éléments de connaissance sur les contingences engagées et les opérations complexes qui s'y déroulent, notre *écoute* se porte plus spécifiquement vers cet *acte-surface* qui institue l'effectivité du *sujet* selon la boucle étrange qui noue l'intérieur et l'extérieur, le même et l'autre. Par une telle *écoute*, analogue à cet acte de *lecture* dont Salah Stétié déclare qu'il participe à

¹² Selon cette hypothèse, la *tournure*, corrélat de l'acte du sujet, ne renvoie pas tant au seul *Cogito* cartésien maître de l'étendue, mais plutôt à l'acte par lequel ce *Cogito* s'inscrirait comme formule immanente de l'étendue, réalisant ainsi une forme de *surmonement* pour s'exposer comme *division de l'unicité, sujet liant divisé*, ou, pour reprendre les mots du poète André du Bouchet, «déchirure qui rive» ou «jointure qui déchire».

la création du poème, il s'agit dès lors de reconnaître la mise en acte de cet effet-surface comme cause du rapport à soi-même comme à l'autre, se déployant comme *style*, *éthique* ou *responsabilité* du sujet. Poser ainsi la question de la *responsabilité* permet d'en renouveler la question jusque dans ses conséquences pratiques au niveau de l'expertise psychiatrique du criminel. Au-delà des contingences de fonctionnement cérébral qui ont pu le pousser à agir ou à réaliser telle séquence comportementale, au-delà de l'*agentivité* cognitive de ses actions, au-delà des provocations de son environnement auquel il a pu réagir de manière plus ou moins réflexe ou élaborée, une expertise *psychiatrique* — pour autant que, comme nous le soutenons, la psychiatrie inclut en son champ les enjeux du *sujet* et ne se limite pas à l'étude des atteintes des contingences cérébrales, cognitives et environnementales — vise à déterminer si le criminel est en mesure de rendre des comptes par rapport à la *tournure* qu'*aura pris* son acte, selon l'articulation singulière qui *se sera mise en jeu* entre un intérieur et un extérieur, entre lui et l'autre. Telle est la question: peut-il ou non être tenu pour un *sujet auteur*, au sens de pouvoir assumer la *responsabilité* de la *tournure* de ses actes, même si cette tournure consiste en une *conscience inconsciente* à laquelle il ne pourra avoir accès qu'à travers un douloureux *travail de l'aveu*?¹³ Le criminel est-il en mesure de rendre compte de la manière dont ses agirs se seront impliqués les uns avec les autres selon la *tournure* de son acte-sujet?¹⁴ Déployer ces questions déborderait le cadre de cet article, nous voulions simplement indiquer qu'elles ne sont formulables et pensables qu'en prenant en compte cet écart entre, d'une part, la contingence cérébrale et les déterminants environnementaux, et d'autre part, l'excès immanent de la *tournure* qui est la trace du sujet à l'œuvre selon sa topologie singulière et sa temporalité de l'après-coup, c'est-à-dire son acte de torsion intrinsèque au gré duquel il se pose comme *responsable* de ce noyau de lui-même où les causes et les effets se nouent et s'impliquent réciproquement.

¹³ La notion de *travail de l'aveu* — à entendre comme de statut à celui du *travail du rêve* ou du *travail du deuil* — est reprise des travaux de Theodor Reik, en particulier «La compulsion d'aveu» (1926).

¹⁴ Cette manière de poser la question de la responsabilité entre les déterminants de l'*agentivité* et la *tournure subjective* rejoint les travaux de Pierre-Henri Castel: voir son essai «Folie et responsabilité» (2010).

Quelle place pour le sujet dans un modèle neuronal d'action intentionnelle?

Afin de mettre à l'épreuve la place qui peut être accordée dans les modèles de neurones à la fonction *sujet*, ainsi que la possibilité éventuelle d'en reconnaître la singularité, analysons le «modèle mécanique d'intentionnalité», élaboré par Henri Atlan, pour rendre compte de l'«émergence de buts dans des réseaux auto-organiseurs» (Atlan H., 2008). Reprenons les enjeux de ce «modèle moniste non mentaliste», visant à rendre compte de l'«émergence d'intentionnalité dans un réseau de neurones», à partir des propos tenus lors d'une conférence par celui qui l'a élaboré (Atlan H., 2012). L'intérêt du modèle est de faire émerger l'intentionnalité sans recourir à des *états mentaux* extérieurs qui viendraient s'actualiser, tels des parasites, dans le cerveau. Il s'agit en quelque sorte de montrer comment se forment des buts dans l'immanence du fonctionnement d'un modèle de neurone: «le décret (but ou esprit) et la détermination (neurones et étendue) sont une seule et même chose». Dans le modèle proposé, les deux dimensions sont coextensives l'une à l'autre, ce qui en fait, selon Henri Atlan, un «modèle moniste» pouvant s'inscrire dans une interprétation «spinoziste».

De quoi s'agit-il? Le modèle prétend simuler, de manière grossière, une scène du film *2001 Odyssée de l'espace*: des grands singes s'amuse avec des ossements, commençant par poser des coups au hasard et de manière non intentionnelle, avant de le refaire de manière intentionnelle. Il s'agit de proposer un «modèle mécanique d'un mouvement intentionnel», à savoir rendre compte de «la transformation d'un mouvement au hasard (suivant sa propre logique) en un mouvement répété intentionnellement en vue d'un but (c'est-à-dire une procédure pour un but)».

Afin de construire un tel modèle, Henri Atlan identifie le problème essentiel qui, rejoignant celui que nous avons déployé concernant la tournure du sujet, porte sur la *temporalité d'anticipation* et la boucle de l'intentionnalité: «l'inversion temporelle selon laquelle la fin (au sens de la finalité comme de la terminaison) de l'action se trouve au commencement».

Le mode de résolution habituel de ce problème consiste à rétablir l'ordre en faisant appel aux *états mentaux*: si la cause semble précéder l'effet, cela ne tient qu'au fait que la cause est en réalité la *représentation* de l'effet futur, sous la forme d'un *état mental* préalable à la séquence et qui oriente l'effet recherché. Les intentions sont alors considérées comme une catégorie particulière d'états mentaux conscients, appelés «états

mentaux intentionnels», capables de causer des mouvements corporels; à partir de ce postulat, chaque action intentionnelle peut être accomplie et l'action téléologique redevient une action mécanique répondant à la causalité simple d'un *syllogisme pratique* : «1) Un agent A désire être dans un état E, 2) A sait ou croit que C est la cause de E, 3) et donc il produit C». Comme l'indique à juste titre Henri Atlan, cette solution est insuffisante. D'une part «la relation de causalité suppose que l'intentionnalité est déjà impliquée dans ce qui ne peut être qu'une *description* des moyens en vue d'une fin et qui ne peut dès lors pas être considéré comme une *explication* de l'intentionnalité». D'autre part le syllogisme pratique implique déjà l'existence d'états mentaux intentionnels indépendants caractérisés par le fait de désirer (A désire E) ou de savoir (A sait que C). Postuler l'existence préalable d'*états mentaux intentionnels*, pose d'autant plus problème que la simple existence de ces *états* mentaux, et de leur puissance à soutenir l'action, comporte déjà des difficultés redoutables: «Comment un état mental peut-il être cause d'une action physique? C'est tout le mystère de la glande pinéale. De quoi est faite l'expérience de cette conscience intentionnelle quand nous pensons que nous avons l'intention de faire? Quelle est cette sorte de représentation qui accompagne l'intention? À l'inverse nous avons le problème de la perception: comment un processus physique peut-il produire une expérience mentale?» (Atlan H., 2012).

Henri Atlan propose une alternative en élaborant un modèle mécanique d'auto-organisation de comportement intentionnel sans recourir à ce postulat d'*états mentaux* extérieurs au modèle. Rejoignant nos formulations antérieures, il s'agit de faire émerger l'intentionnalité corrélativement à une certaine *tournure* de l'auto-organisation, en évitant de poser au préalable l'intention et en évitant la solution d'une réalité mentale extérieure au corps du modèle, ce qui reporterait toute la difficulté sur l'impensable relation entre les deux. Henri Atlan vise à formaliser l'émergence de buts dans un réseau de neurones en évitant de recourir à des *états mentaux*: «il faudra, parmi les propriétés émergentes d'un réseau de neurones, trouver une origine interne des buts, comme c'est le cas pour nous-mêmes, des aires cognitives qui décident (croient décider) pour nous-mêmes (sans buts imposés de l'extérieur)». Il s'agit dès lors de réduire le syllogisme pratique aux deux derniers énoncés: «un réseau est conduit vers un état E par sa dynamique interne en réponse à un stimulus C, sans qu'il y ait un rapport évident (préétabli) entre E et le stimulus C. Ce rapport est créé lui-même par la dynamique du réseau

(comportement purement mécanique de l'état l'initial à l'état final) qui a appris à mémoriser *après-coup* une relation entre E et ce stimulus C qui va apparaître comme une cause. Sur base de cet apprentissage, si E ou un état proche de E (c'est cela qui va jouer le rôle après-coup de but, alors qu'au départ ce n'était pas un but) est rappelé de la mémoire par un autre chemin, ce réseau répète la séquence (évolution au départ spontanée) comme étant déclenchée par un rappel en mémoire de cet état final». Afin que le système puisse fonctionner, Henri Atlan montre qu'une opération est nécessaire: il s'agit de réduire toute situation réelle à une situation simplifiée servant d'attracteur pour toutes les situations proches: tout état réel du réseau de neurones X pourra dès lors être connu comme similaire à l'état E si la réduction (simplification) de l'état X aboutit à la figure de l'état E réduit (simplifié).

Ce dispositif suffit-il pour être un modèle de l'action intentionnelle? Henri Atlan constate que non puisque, soumis à la répétition de tous les couplages d'états enregistrés en mémoire, le modèle rencontrerait un problème insurmontable: «si à chaque fois qu'un état initial produit un état final *et* que les deux états sont stockés en mémoire (chaque fois que cela se reproduit), alors, chaque fois que l'état final se reproduirait, cela conduirait à répéter l'état initial. Dès lors, le système n'arrêterait pas de reproduire n'importe quoi (parce que tout peut arriver) et il reproduirait ce n'importe quoi sans arrêt». Le système serait ainsi totalement saturé d'actions répétitives arbitraires et aucune intentionnalité spécifique ne pourrait être isolée de cette agitation d'actions.

Afin que le modèle puisse rendre compte de l'action intentionnelle, Henri Atlan va être amené à proposer un dédoublement du système de neurones à partir de quoi, le réseau, se rapportant à lui-même en passant par son double, va pouvoir dégager une forme de jugement quant à l'action pertinente en fonction d'un but. Il va ainsi introduire dans son modèle une sorte de *réflexivité logique*, une forme de *topologie* du système: ce n'est que séparé de lui-même et ramené à lui-même que le système parvient à se déterminer intentionnellement. Nous verrons qu'il s'agit là d'une *tournure minimale* qui fait *sujet*, ou plus précisément, de la formalisation minimale d'une réflexivité qui, sans nécessité de recourir à un élément tiers ou à une conscientialité psychologique, permet l'émergence d'une intentionnalité. Il nous semble qu'un tel bouclage sur soi du dispositif dédoublé occupe bien la place que nous avons désignée comme étant celle du *sujet*. Nous verrons cependant que, si Henri Atlan est amené à introduire dans le modèle une logique analogue à celle

du sujet, il ne le fait qu'à titre *minimal* et selon une sorte de *version zéro du sujet*.

Avant d'argumenter cette évaluation, précisons la solution proposée par Henri Atlan. Afin d'éviter que la version élémentaire du système décrite plus haut ne soit condamnée à répéter indéfiniment n'importe quel comportement, «il manque une définition des *états finaux intéressants, préférés* par le système lui-même; il manque une *fonction de satisfaction* qui puisse déterminer, parmi tous les états finaux, lesquels sont satisfaisants (dans l'exemple du singe, lequel lui a fait plaisir, lesquels vont être considérés comme intéressants). De plus, cette fonction ne doit pas venir de l'extérieur, et elle ne doit pas être programmée par celui qui construit le modèle, sinon rien n'aurait été gagné» par rapport aux solutions habituelles dont Henri Atlan a montré les insuffisances. «Comment la fonction de *satisfaction* va-t-elle émerger du réseau lui-même? Pour cela, on utilise un deuxième réseau, capable d'apprentissage non supervisé. Ce second réseau apprend à associer à chaque entrée, une sortie appropriée selon certains *critères*. Mais, alors que dans les machines à apprendre le critère est habituellement fourni par l'extérieur, le but lui-même n'est ici pas indiqué. Ce second réseau, appelé *perceptron* va jouer deux rôles à la fois: celui de la mémorisation du couple E et C *et* celui du calcul de la fréquence de ces couplages lorsqu'ils sont effectués correctement. Le réseau apprend ainsi à associer l'état final et l'état initial, *à la condition que* cet état final soit vraiment un état final d'un état initial du premier réseau. Il apprend à associer *correctement*, et en même temps compte le nombre de fois qu'il réussit à le faire pour différents états finaux. Les états finaux *les plus fréquemment appris deviennent des buts*. Le critère de choix entre tous les états finaux est tout simplement la fréquence. Les fonctions de mémorisation et de satisfaction sont confondues car c'est le même apprentissage par le deuxième réseau, le *perceptron*, qui mémorise d'une part le lien C et E *et* fait émerger les buts comme les plus fréquemment appris. Si un nouvel état devient plus fréquent, il remplace les autres» (Atlan H., 2012), et devient un nouveau but.

Henri Atlan a ainsi élaboré un système qui, grâce à son dédoublement, à sa mémoire et au comptage des fréquences de réussite, advient comme capable de *s'autodéterminer intentionnellement*, c'est-à-dire de choisir ses buts. En instaurant une boucle étrange sur lui-même, le réseau devient capable — à partir d'effets d'après-coup rendus possibles par la mémoire et le comptage — d'une décision anticipant sur ses effets. Nous

retrouvons là les fonctions et la logique formelle minimale de ce que nous avons identifié comme un *sujet*, en tant qu'il est la *tournure* ou la *topologie* d'un retour sur soi qu'effectue un système ou une structure en vue de s'identifier à son acte propre et de se déterminer intentionnellement. Le modèle de neurones ainsi conçu constitue une réelle avancée permettant de déployer la dimension du *sujet*, autrement que comme une transcendance ou un libre arbitre dominant le système. Le réseau va jusqu'à modéliser les grands principes formels du sujet, la temporalité logique de l'après-coup et de l'anticipation par la médiation de la mémoire.

Le modèle pourrait-il dès lors servir d'appui direct pour la clinique d'un sujet singulier? Permettrait-il d'identifier l'étoffe irréductible de tel ou tel sujet cherchant à se faire entendre? Pourrait-on se servir d'un modèle semblable pour guider un acte d'interprétation des symptômes subjectifs? Nous ne le pensons pas car nous estimons que la limite inhérente au modèle proposé par Henri Atlan consiste dans le fait qu'il ne s'agit que d'une *version zéro* du *sujet*, d'un *schème creux* de ce sujet. À partir de notre position de clinicien convoqué à soutenir un acte éthique d'interprétation dans le transfert, nous percevons la limite du modèle dans la mesure où la *fonction du sujet* s'y trouve *vidée* de son contenu à plusieurs niveaux. Qu'est-ce qui se trouve *réduit* dans le passage entre l'*acte du sujet* dont le sujet est absent — tel que nous l'avons précisé dans la première partie de l'article, au sens où il s'agit en même temps de l'acte que pose un sujet singulier et de l'acte qui fait la singularité d'un sujet — et le modèle de neurones proposé par Henri Atlan explicitant l'autodétermination mécanique d'une intentionnalité dont l'intentionnalité n'est pas présupposée? La *réduction* se trouve à notre sens, d'une part dans la définition de ce qui est *intéressant*, d'autre part dans ce qui est tenu pour être le principe orientant le *choix*. Et ces deux limites engagent les dimensions de l'*éthique* et de la *responsabilité*.

Dans le modèle de neurones, ce qui est tenu pour *intéressant* est rabattu sur la notion de *satisfaction*. Or il est bien évident que la réduction de l'*orientation du sujet* à la *satisfaction d'un réseau de neurones* pose un certain nombre de problèmes au niveau des glissements de sens et de leurs conséquences éthiques. Afin de le pressentir, nous évoquerons une annonce diffusée par les médias, radio et télévision, déclarant que des chercheurs ont obtenu une récompense prestigieuse pour avoir percé à jour la nature humaine en mettant en évidence que la pratique de la torture active le *circuit neuronal de la récompense*, de manière analogue à ce qui se passe lors de la consommation de drogues. L'extrapolation

abusive se situe dans l'équivalence opérée entre *nature humaine* et *satisfaction du circuit de la récompense*, réalisant un forçage désastreux de l'*orientation d'un sujet singulier* sur le *tropisme d'un organisme à se satisfaire*. Un tel ravalement n'est certainement pas présent dans le chef d'Henri Atlan mais pourrait s'introduire dans les extrapolations implicites de ses résultats.

D'autre part, dans le modèle neuronal de l'action intentionnelle, la problématique du *choix* est ravalée sur la seule probabilité: *le plus fréquent* détermine le choix. Quelles seraient les conséquences si nous extrapolions un tel ravalement jusque dans la clinique du sujet humain? En forçant le trait, nous dirions qu'un tel modèle pourrait servir tout au plus d'appui conceptuel pour perfectionner les techniques de profilage des criminels en série, ou pour dégager des stéréotypes de tel ou tel type de délinquant; l'apport de ce modèle serait de pouvoir établir ces profils ou stéréotypes sans recourir au mythe des états mentaux, et en les épurant des idées préconçues introduites par l'enquêteur ou le chercheur. Pour *intéressant* que cela puisse être à ce niveau, la démarche poserait de graves problèmes éthiques et politiques si elle venait à être considérée comme une véritable clinique du sujet. Un tel modèle n'est en effet pas en mesure de rendre compte de questions cruciales de la clinique telles que: pourquoi et comment celui qui aurait toutes les raisons de réaliser cet acte peut prendre appui sur un improbable pour *ne pas* tuer? Plus fondamentalement, le péril tiendrait à l'annulation de la possibilité même du *sujet* comme écart immanent aux éléments qui le déterminent, ainsi que de la destruction de la possibilité d'un véritable acte d'interprétation qui, sans rien changer dans la matérialité de ce qu'il y a, peut rendre une situation *tout autre en vérité*.

Notons encore que le modèle proposé par Henri Atlan ne vise qu'à rendre compte d'une action intentionnelle ponctuelle chez un grand singe, laissant entière la question de savoir s'il y a une différence entre l'intentionnalité du grand singe et certaines intentionnalités humaines — par exemple, les visées de l'artiste ouvrant une nouvelle voie de la représentation ou le désir du chercheur construisant le modèle neuronal d'action intentionnelle.

Toutes ces limites témoignent que, pour saisir et traiter de la vie effective d'un sujet, l'abord essentiel ne peut être que celui d'une *rencontre* — que celle-ci soit clinique, artistique, amoureuse, etc. — au sein de laquelle la *tournure* de ce sujet vient à se déployer pour pouvoir s'éprouver.

PONCTUATION CONCLUSIVE

Au terme de ce parcours exploratoire, après avoir précisé la conception du sujet comme *tournure* qui fait acte, nous pouvons conclure par quelques propositions sur les liens d'un tel sujet avec le support cérébral, et la manière dont un clinicien du sujet pourrait se rapporter aux neurosciences.

Concernant la nature du *sujet*, rappelons notre hypothèse en quelques points essentiels. D'abord, le sujet n'est ni une instance de libre arbitre en surplomb, ni une négation du corps et de ses déterminants, ni une annulation des lois de la structure langagière. Cependant, le sujet ne se confond pas avec les contingences et n'est pas simplement un effet — fût-ce effet d'émergence ou de hasard — des lois du corps ou du langage. Dans sa valeur affirmative, le sujet se trouve en position d'*extimité*, en *excès* sur les contingences tel un *surcroît immanent* source des vérités dans lesquelles il s'affirme. Cet *excès* n'est aucune chose supplémentaire, inscrit cependant la tournure en acte que prennent les choses. Le sujet s'expose comme une *tournure singulière*, comme cet *acte* qu'il est et qui le fait, selon une torsion topologique et une temporalité logique de l'anticipation de ses causes; il est une forme de réflexivité et de bouclage, formalisable en deçà ou au-delà de la consciencialité psychologique.

Quel dialogue établir dès lors entre la clinique du sujet ainsi conçu et les avancées des sciences de la vie et en particulier des neurosciences? Comment penser les enseignements réciproques entre les deux champs? Sur ces questions, nous ponctuerons en trois points: les traces du sujet sont reconnaissables dans le champ des neurosciences; les modèles scientifiques nous permettent, voire nous forcent, de renouveler la question du sujet; cependant, l'étude et l'intervention au niveau d'un sujet singulier ne sont envisageables qu'à partir d'une rencontre en acte et non simplement à partir de l'étude empirique de ses déterminants, ni à partir d'un modèle abstrait de l'expérience.

D'une part, la trace du sujet, inscrivant une tournure dans les contingences de la vie, du corps et du langage, est reconnaissable comme en creux, ou comme dimension sous-jacente, des différents modèles, depuis la logique instauratrice de la membrane selon Francisco Varela jusqu'au dédoublement des systèmes de neurones se rapportant l'un à l'autre dans le modèle d'action intentionnelle proposé par Henri Atlan; dans la nécessité d'introduire l'instance critique de la censure pour rendre compte de l'organisation des traces mémorielles comme dans les tentatives de penser le rapport corps et esprit et l'émergence de la conscience.

D'autre part, les modèles proposés à partir des sciences du vivant et des neurosciences afin de rendre compte des logiques de l'excès ou de l'émergence incitent, voire imposent, de remettre en chantier la question de ce qu'est un *sujet*, procurent également des appuis pour penser les logiques paradoxales des causes et des effets, fournissent des supports pour formaliser les organisations topologiques du sujet s'exposant comme une *tournure*.

Cependant, la saisie de la vie singulière d'un sujet, ainsi que l'intervention à son niveau, ne sont possibles que dans les dimensions de l'expérience et de la rencontre, tout particulièrement l'expérience clinique. En tant que clinicien du sujet, il nous appartient, sans ignorer les apports de la science quant aux connaissances des contingences, de nous mettre à l'écoute d'un *tel* sujet, d'œuvrer à son possible déploiement, d'en prendre soin comme de *ce* qui est plus précieux que tout *il y a*. Ainsi, la clinique du sujet se démarque, sans en ignorer les apports, de l'étude clinique des défaillances de l'organe cerveau ou des défauts de la cognition. Cette distinction est d'autant plus essentielle que la qualité du *sujet* n'est pas directement tributaire de la qualité des contingences dans lesquelles il se déploie; les défaillances éventuelles des supports dans lesquels le sujet inscrit sa tournure ont d'ailleurs bien souvent une valence ambiguë d'empêchement et d'aiguillon.

Nous espérons avoir ainsi contribué à la construction d'un dialogue entre le champ des neurosciences et celui de la clinique du sujet, champs maintenus dans leur différence qui est la condition même de leur possible dialogue.

Centre Chapelle-aux-Champs, Bruxelles
Université catholique de Louvain
(Faculté de Droit, École de criminologie)
Université de Namur (FUNDP)
(Département de philosophie)

Antoine MASSON

BIBLIOGRAPHIE

- ANSERMET, François, MAGISTRETTI, Pierre (2004). *À chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, Paris, Odile Jacob (coll. Psychologie).
- ATLAN, Henri (2008). «Émergence de buts dans des réseaux auto-organiseurs : un modèle mécanique d'intentionnalité», *Déterminismes et complexités : du physique à l'éthique, autour d'Henri Atlan*. Éd. par P. BOURGINE, D. CHAVALARIAS et Cl. COHEN-BOULAKIA. Paris, Éditions La Découverte (coll. Recherches), p. 241-263.
- (2012). «Émergence d'intentionnalité dans un réseau de neurones : un modèle moniste non mentaliste» (Conférence donnée à Louvain-la-Neuve le 6 mars 2012 dans le cadre du cycle organisé par la Société philosophique de Louvain sur le thème «Le Corps et la Conscience: perspectives actuelles? »), inédit. Enregistrement disponible: http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/media/Atlan_Henri_conf_060312.mp3.
- BADIOU, Alain (2006). *Logiques des mondes. L'être et l'événement*, 2, Paris, Éd. du Seuil (coll. L'ordre philosophique).
- CASTEL, Pierre-Henri (2010). «Folie et responsabilité», ID., *L'esprit malade. Cerveaux, folies, individus*, Paris, Les Éditions d'Ithaque, p. 249-287.
- DESCARTES. *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1970.
- FREUD, Sigmund. *Die Traumdeutung* (1899), *Œuvres complètes Psychanalyse, IV, 1899-1900 L'interprétation du rêve*. Éd. par Jean LAPLANCHE. Paris, Presses Universitaires de France, Paris, 2003.
- «Das Unbewusste» (1915), «L'inconscient», *Œuvres complètes, XIII, 1914-1915*. Éd. par Jean LAPLANCHE. Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 203-242.
- GORI, Roland (1996). *La preuve par la parole Sur la causalité en psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Psychopathologie. Théorie-clinique).
- LACAN, Jacques. *Le Séminaire IX (1961-62) L'Identification*, Séance du 20 décembre 1961, inédit.
- *Le Séminaire XVI (1968-69) D'un autre à l'Autre*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Le champ freudien), 2006.
- (1966a). «Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée», *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Le champ freudien), 1966, p. 197-213.
- (1966b). «Position de l'inconscient», *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Le champ freudien), 1966, p. 829-850.
- (1966c). «Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien», *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Le champ freudien), 1966, p. 793-828.
- REIK, Theodor. «La compulsion d'aveu» (1926), ID., *Le besoin d'avouer. Psychanalyse du crime et du châtement*. Trad. par Sylvie LAROCHE et Massimo GIACOMETTI. Paris, Payot (coll. Petite Bibliothèque Payot), 1973, 1997², p. 225-243.
- SERRES, Michel (1989). *Statues*, Paris, Flammarion (coll. Champs).

- STÉTIÉ, Salah (1993). *L'interdit*, Paris, José Corti.
- TAVRIS, Carol, WADE, Carole (1999). *Introduction à la psychologie. Les grandes perspectives*. Trad. par Pierrette MAYER. Adaptation française par A. GAGNON, Cl. GOULET et P. WIEDMANN), Bruxelles, De Boeck Université (coll. Ouvertures Psychologiques).
- ŽIŽEK, Slavoj (2008). *Organes sans corps. Deleuze & conséquences*. Trad. par Christophe JAQUET. Paris, Éd. Amsterdam — (En particulier «La science: le cognitivisme “avec” Freud», p. 139-180).

RÉSUMÉ — Comment, en tant que clinicien du sujet, pouvons-nous nous rapporter aux apports des neurosciences? L'article s'attache d'abord à préciser la notion de *sujet* telle qu'elle est soutenue dans le champ de la psychanalyse, de la poésie et de la philosophie d'Alain Badiou. Le sujet y est envisagé comme un *acte* et une *tournure* reconnaissable par ses traces dans le champ clinique. À partir de cette conception se déploie un triple questionnement. Est-il possible de reconnaître l'*œuvre* ou la *trace* d'un *sujet* au sein de l'organisation du vivant et particulièrement du cerveau? Les modèles scientifiques actuels permettent-ils une *formalisation* de cette dimension du *sujet*? Est-il possible de déployer une *écoute*, voire d'*intervenir* à partir des neurosciences et des médiations technologiques auprès d'un *sujet* singulier? Les théories de la plasticité cérébrale et les modèles d'émergence d'intentionnalité dans un réseau de neurones seront particulièrement mis à l'épreuve.

ABSTRACT — As clinical examiners of the subject, what should be our attitude to the contribution of the neurosciences? The article seeks firstly to clarify the notion of *subject* as upheld in the field of psychoanalysis, poetry, and the philosophy of Alain Badiou. The subject is envisaged as an *act* and an *exterior aspect* recognisable by its traces in the clinical field. Setting out from this conception, a threefold series of questions opens up. Is it possible to recognise the *work* or the *trace* of a *subject* in the organisation of the living being and particularly in the brain? Do present-day scientific models make possible a *formalisation* of this dimension of the *subject*? Is it possible to deploy *listening*, or even to *intervene* setting out from the neurosciences and technological mediations in a singular *subject*? The theories of cerebral plasticity and the models of the emergence of intentionality in a network of neurons will be tested in particular (transl. J. Dudley).